

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH



**Aryens et Harappéens :
frères jumeaux ou frères ennemis ?**

Jacques Gossart

Novembre 2022

Aryens et Harappéens : frères jumeaux ou frères ennemis ?

Quand archéologie et idéologie s'emmêlent

Jacques Gossart

Le présent article traite d'un point particulier de l'histoire de la civilisation de l'Indus ; civilisation dont j'ai esquissé les principaux aspects dans une série d'essais publiés en 2019 et 2020¹. Pour ceux qui n'auraient pas eu l'occasion de prendre connaissance de ces textes comme pour ceux qui voudraient se rafraîchir la mémoire, voici, dans les grandes lignes, les principales caractéristiques de cette culture, aussi brillante que largement méconnue, et qui fut pourtant l'égale de ses cousines égyptienne et mésopotamienne.

La civilisation de l'Indus – connue également sous l'appellation de civilisation harappéenne, du nom de la cité de Harappa – naît et se développe dans le bassin du fleuve Indus, dans le nord-ouest du sous-continent indien. Elle s'épanouit pleinement vers 2600 avant l'ère commune et amorce son déclin dans les tout premiers siècles du deuxième millénaire AEC. À l'époque, elle se démarque franchement des autres cultures régionales, plus proches de l'Occident mégalithique.

Une majorité raisonnable de spécialistes s'accorde sur le fait qu'aux temps qui nous intéressent, la région est occupée par des Dravidiens, ensemble de peuples dont la zone d'influence s'étendrait bien au-delà du sous-continent indien, et jusqu'en Afrique. Au début du deuxième millénaire – à l'époque donc où s'amorce le déclin des Harappéens – apparaissent dans la région de nouvelles populations d'origine indo-européenne, que nous connaissons sous le nom d'Ārya, Aryens en français.

Une des spécificités majeures de la société harappéenne est certainement son caractère citadin bien affirmé. Les sites les plus connus sont Harappa, ville éponyme localisée dans le Nord, et Mohenjo-daro, la grande métropole du Sud. Celle-ci couvre une surface de 150 ha environ, pour une population proche des 40 000 habitants. Elle comprend une citadelle située à l'ouest, et une ville basse résidentielle à l'est ; un dispositif que l'on retrouve dans d'autres cités de l'Indus. Élément caractéristique : outre diverses plates-formes, la citadelle abrite un bassin dénommé « grand bain ». Quant aux habitations, bâties le long de rues disposées à angle droit et orientées vers les points cardinaux, elles sont compartimentées en pièces à usages divers, dont salle de bains et latrines. L'eau est largement disponible dans les puits publics, et amenée aux habitations par un réseau de distribution. Quant aux eaux usées, elles sont évacuées par un système d'égouts.

Outre les activités et usages courants à l'époque, élevage, pêche et agriculture, les Harappéens maîtrisent la métallurgie du bronze, l'orfèvrerie, la sculpture, la poterie, et surtout un commerce orienté vers l'international, avec un réseau de comptoirs commerciaux, notamment le long des côtes de la mer Rouge.

À tous ces témoignages d'une société hautement développée, il faut ajouter un élément particulièrement caractéristique : l'écriture ; une écriture qui reste à ce jour inconnue, en dépit des très nombreuses tentatives de déchiffrement.

Enfin, et quoique nos connaissances en la matière restent très fragmentaires, on peut supposer que certains éléments de la religion harappéenne soient à la base de ce qui deviendra la religion hindoue.

¹ Gossart, t. I-IV, 2019-2020.



Le bon grain et l'ivraie

Il n'est pas nécessaire d'être politologue expert du sous-continent indien pour savoir que cette région du monde est périodiquement agitée par des mouvements nationalistes ; un phénomène qui ne date pas d'hier, mais qui n'a fait que s'affirmer au cours des dernières années. Et comme c'est souvent le cas, ces poussées nationalistes s'accompagnent de réécritures plus ou moins complètes de l'histoire du pays, tant au sein des cénacles savants que dans les médias grand public. Ainsi peut-on voir fleurir nombre d'articles traitant plus ou moins explicitement de « l'Inde à l'origine de l'humanité ». J'avais déjà été confronté à ce problème lorsque, dans mes essais de 2019-2020, j'avais abordé l'épineuse question de la présence des Aryens dans la vallée de l'Indus à l'époque harappéenne. Problème en effet car, en s'opposant aux théories officiellement diffusées par la majorité du monde académique, les révisionnistes² ont fait de la question aryenne leur cheval de bataille, et ces réinterprétations patriotiques peuvent mêler l'avéré, le probable, le possible et le faux dans des proportions variables, parfois difficiles à distinguer. Étant aussi neutre que possible en la matière, j'avais cru – et je crois toujours – ne pas pouvoir ignorer purement et simplement les démonstrations du parti révisionniste car, sauf dans quelques cas d'auteurs franchement farfelus, un certain nombre d'arguments avancés méritent, à mon très humble avis, d'être mentionnés. Alors, et comme ne l'énonce pas le proverbe : ne jetons pas l'eau du bain avec le bébé.

Cela dit, dans mes essais précités, les arguments des uns (les « orthodoxes », partisans d'une invasion aryenne) et des autres (les « révisionnistes », qui contestent à des degrés divers l'idée d'invasion) étaient dispersés au fil des sujets abordés. Compte tenu de l'importance de la question, il m'a semblé utile de rassembler en un seul texte les principaux arguments des deux parties, et surtout de les approfondir de manière significative ; d'autant que cette affaire d'invasion aryenne continue à alimenter le débat, et que de nouveaux arguments sont très régulièrement versés au dossier.

Flash back

Pour bien comprendre tous les aspects du match qui va débiter, il est nécessaire de faire un peu d'histoire politique. Pour les partisans de la théorie très généralement acceptée par les milieux académiques, c'est au III^e millénaire avant l'ère commune que certains membres de la grande famille indo-européenne acquièrent une identité propre. Nous les connaissons sous le nom d'Ārya. Ces Ārya vont ensuite se scinder en deux entités culturelles et linguistiques : les Iraniens et les Indiens. La langue des premiers est l'aves-tique, celle des seconds, le sanskrit védique. La branche aryenne pré-védique arrive dans le nord-ouest de l'Inde aux alentours de 1800 AEC et envahit la vallée de l'Indus, occupée depuis plusieurs millénaires par un peuple que nous connaissons comme la

² « En histoire, le révisionnisme est un terme sans connotation particulière qui désigne une démarche critique consistant à réviser, de manière rationnelle, certaines opinions couramment admises en histoire. » [Wikipédia] Et c'est bien ainsi que j'utilise ce terme : en toute objectivité.

brillante civilisation harappéenne³. Les Ārya vont s'imposer dans tous les domaines, oblitérant la culture locale.



Figure 1. Territoire d’occupation de la civilisation harappéenne vers -2600.
(D’après Avantuputra⁷ & McIntosh⁴)

Les envahisseurs étrangers que sont les Ārya vont évidemment marquer profondément l’histoire de l’Inde, mais aussi nos cultures occidentales modernes, au sein desquelles seront élaborées de nombreuses théories fantasmatiques, souvent à connotation raciste. Celles-ci paraissent au grand jour au XIX^e siècle, soutenues par des idéologues tels Arthur de Gobineau et Georges Vacher de Lapouge. On trouve dans leurs écrits les notions de race aryenne et de nation aryenne qualifiées de supérieures, notions qui seront reprises et ô combien largement mises en pratique au siècle suivant. Faut-il le préciser, elles n’ont pas disparu du paysage du XXI^e siècle.

Cependant, cette aryamania ne s’est pas limitée à l’Occident : on la retrouve chez les nationalistes indiens, en recherche d’un statut valorisant à opposer à leurs puissants colonisateurs britanniques. Pour ces partisans indiens en effet, les fiers Ārya ne sont pas ces envahisseurs étrangers présentés dans les théories académiques : ce sont les vrais glorieux ancêtres de la nation indienne, habitants depuis des temps immémoriaux de l’Inde du Nord, et que nous désignons également sous le nom « Harappéens ».

³ On ignore le nom que la population se donnait ; « harappéen » et le site éponyme de Harappa sont des dénominations modernes. Quant au terme sanskrit *ārya* par lequel les Aryens se désignaient, il signifie « noble », « généreux », « respectable », « homme des trois premières castes », ou encore « celui qui observe le rite ». C’est donc avant tout une qualité, à opposer aux autres peuples, évidemment des barbares totalement ignorants du rite (*rta*), élément central de la religion védique.

⁴ McIntosh, 2008.

Les esquisses de remise en question débutent dans les années 1820, avec une réaction à l'introduction de l'anglais comme langue administrative, en remplacement des langues locales. En outre, et ainsi que le fait remarquer le mythologue Devdutt Pattanaik, cette opposition est exacerbée par le mépris de l'occupant vis-à-vis des croyances locales :

Pour la plupart des colons, il n'y avait qu'une seule religion, à savoir leur version du christianisme, catholique ou protestante. Ils voyaient le judaïsme comme dépassé et l'islam comme hérésie, malgré leurs racines communes. Les croyances des populations qu'ils colonisaient étaient considérées comme païennes et idolâtres, donc dépourvues de valeur, comme superstitions et non comme religion⁵.

Figure 2. Vue partielle du site archéologique de Harappa. (Cliché Smn121)

Ces premiers mouvements s'initient sur fond de réforme religieuse. Ainsi, le philosophe et écrivain Svāmī Dayānanda Sarasvatī (1824-1883⁶) va-t-il introduire une idée qui connaîtra de beaux jours par la suite, à savoir la notion de science moderne présente dans les plus anciens textes religieux, c'est-à-dire dans les *Veda* aryens⁷. (La composition de ce corpus est décrite plus loin, dans le chapitre "Les *Veda* : une famille unie".) Il est le fondateur du mouvement réformateur religieux Ārya-Samāj, la « société des Ārya » ou « noble société ». Mais bientôt, la politique va s'inviter dans les débats. En 1857, la révolte populaire contre la Compagnie anglaise des Indes orientales, dite Révolte des cipayes, nomme empereur de l'Inde Bahadur Shah Zafar – dernier Moghol de sa lignée et jusqu'alors souverain fantoche entre les mains anglaises –, introduisant ainsi le terme « Inde » dans la grande histoire du sous-continent. La révolte se terminera dans le sang et les larmes à l'avantage des Anglais, mais le sentiment d'indépendance nationale aura pointé le bout de son nez. Parmi les figures marquantes de cette période, on doit d'abord retenir le nom de Swami Vivekānanda (1863-1902), défenseur très actif d'une Inde indépendante, unifiée sous le drapeau de l'hindouisme, et opposé à la théorie des Aryens étrangers envahisseurs. Dans une de ses conférences, il précise ainsi :

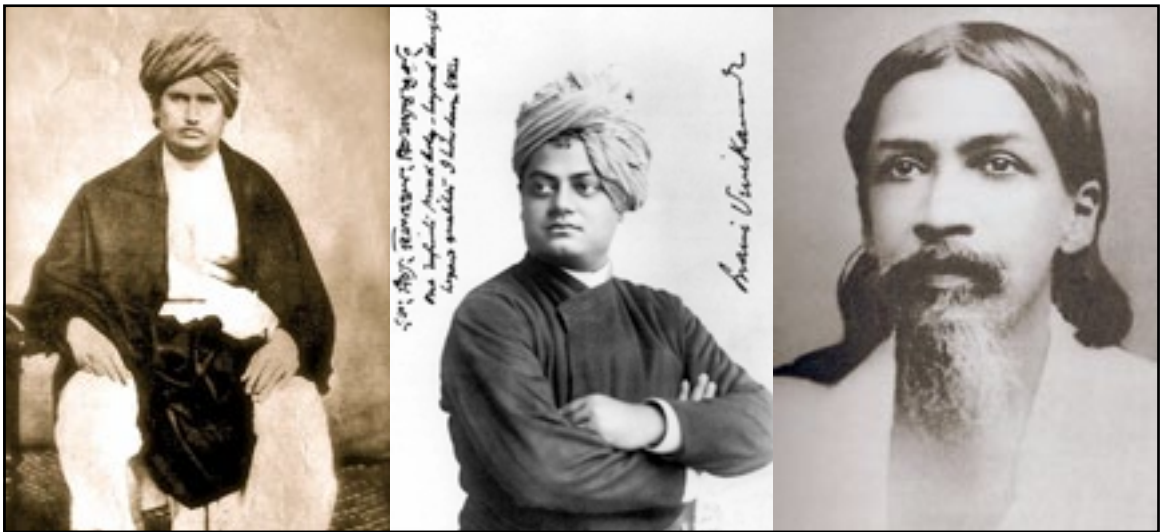
Quant à la vérité de ces théories, il n'y a pas un mot dans nos écritures, pas un, pour prouver que les Aryens sont venus de n'importe où en dehors de l'Inde. Et la théorie selon laquelle la caste des Shudra étaient tous non-aryens et qu'ils étaient une multitude, est tout aussi illogique et tout aussi irrationnelle⁸.

⁵ Pattanaik, 1^{er} §, 2022. [Ma traduction]

⁶ Année de son assassinat.

⁷ Dans son œuvre la plus connue, *Satyārtha prakāśa*, publiée en anglais sous le titre *The Light of Truth* [Sarasvatī, 2011]

⁸ Vivekananda, 1897, cité in Chakrabarti, 2014, p. 71. [Ma traduction]



À gauche : Figure 3. Svāmī Dayānanda Sarasvatī. (Domaine public, Srijut Krishnaravji)
 Au centre : Figure 4. Swami Vivekānanda. (Domaine public, anonyme)
 À droite : Figure 5. Aurobindo Ghose, dit Śrī Aurobindo. (Rudolf 1922)



Figure 6. Le quotidien indépendantiste indien Bandē Mātaram fondé par Śrī Aurobindo.

Autre figure marquante, Aurobindo Ghose (« Śrī – cour. Sri – Aurobindo », 1872-1950) se pose en tant qu'un des leaders du mouvement indépendantiste. Après des études à Cambridge, il retourne en Inde où il est né, et fonde le quotidien de langue anglaise *Bandē Mātaram* pour diffuser ses idées politiques. Devenu une des (nombreuses) bêtes noires des Britanniques, il est emprisonné durant une année, puis échappe de justesse à la déportation dans les îles Andaman⁹ – un des pires bagnes qui ait existé. Activiste, yogi, écrivain, poète et philosophe, il s'établit à Pondichéry, alors ville sous autorité française, pour échapper aux Anglais. Il y fonde un *āśram* qui deviendra célèbre.

Quoique très majoritairement indiens, ces mouvements contestataires s'étendent également à certains cénacles occidentaux, à commencer par la Société théosophique fondée par Yelena Petrovna Blavatskaïa (« Helena Blavatsky », 1831-1891) et H. S. Olcott (« colonel Olcott », 1832-1907)¹⁰. Ainsi Olcott peut-il soutenir que les Aryens et leur langue sont indigènes à l'Inde, que la culture aryenne, berceau de la civilisation, s'est propagée de l'Inde à l'Europe, et que la littérature aryenne – le corpus védique – est le fondement de la connaissance. Assez curieusement compte tenu du peu d'estime qu'il accorde généralement aux Occidentaux, Swami Vivekānanda portera un regard bien-

⁹ De Becker, 1966, p. 146.

¹⁰ Ce mouvement ésotérique prône un syncrétisme entre toutes les religions, et spécialement le bouddhisme et l'hindouisme. Basé en Inde, il connaîtra un beau succès, tant en Inde qu'en Occident, mais sera également fort critiqué, notamment par René Guénon. [Guénon, 1982]

veillant sur l'action de théosophes, déclarant que « *la Société théosophique a réalisé un certain travail pour l'Inde ; c'est pourquoi tous les hindous sont reconnaissants envers ces gens [...].* » Plus loin, il précisera – et ceci explique peut-être en partie cela – que « *les théosophes ont contribué à mes modestes succès en Amérique et en Angleterre* ». ¹¹

Mais avant de poursuivre, une question se pose : n'y eut-il donc rien avant ces pionniers de la contestation ? Lors de son intervention dans un récent séminaire réunissant diverses personnalités du monde politique, dont Jean-Pierre Chevènement, Bernard de Montferrand, ambassadeur de France en Inde de 2000 à 2002, déclarait que « *[l']Inde est un pays de religion et de culture hindoue envahi au cours de son histoire par des étrangers qui avaient pris les manettes du pouvoir. Cela commença par les Moghols dont certains furent extraordinairement tolérants, d'autres beaucoup moins* ¹². » Cette constatation, tout à fait correcte et acceptable en première approche, doit cependant être nuancée.

En effet, l'Inde au temps des Moghols n'existe, ni pour ses occupants, ni pour les autochtones qui y vivent ; elle n'a de sens que pour les observateurs extérieurs que nous sommes. Comme le fait remarquer l'indologue Michel Angot, « *[n]ous faisons l'histoire de peuples et de pays qui jusqu'au XVIII^e siècle ont tout ignoré de l'Inde et des Indes, et dont beaucoup ont ignoré l'idée même de l'histoire* ¹³. » En ces temps que l'on pourrait qualifier de pré-nationaux, l'on vivait dans telle région, au sein de tel empire. Cette notion de territoire national indien n'est donc en fin de compte qu'une reconstruction moderne, par ailleurs largement artificielle.



Figure 7. Le colonel Olcott, cofondateur de la Société théosophique. (Domaine public)

Ceux qui venaient du froid

À l'entame du XX^e siècle, c'est au tour de l'écrivain et philosophe Bāl Gaṅgādhara Tilak (1856-1920) de militer de diverses façons en faveur de l'indépendance. Dans un livre paru en 1903 et traduit en français en 1979 ¹⁴, cet homme politique sort résolument des sentiers battus en proposant une nouvelle approche de la présence des Ārya en Inde. Son analyse des textes védiques le conduit en effet à situer l'origine des Indo-Européens dans les régions arctiques, dont certaines spécificités environnementales seraient décrites dans les *Veda*. Voici un exemple tiré du *R̥g-veda* :

Il est, dit-on, deux voies, tant pour les Dévas et les Pères (du sacrifice) que pour les mortels. Le monde entier entre dans ces deux voies, quand il marche vers le père et

¹¹ Vivekananda, 1897, p. 123-124 pour les deux citations. [Ma traduction]

¹² *L'hindutva, qu'est-ce à dire ?*, ch. "Bernard de Montferrand", 2020.

¹³ Angot, 2017, p. 12.

¹⁴ Tilak, 1979.

la mère (de tous les êtres) qui l'enveloppent.
(*Ṛg-veda*, 8.4.3.15¹⁵)

En première lecture, ce passage peut paraître assez obscur par rapport à l'hypothèse arctique de Tilak. Un premier niveau d'explication est fourni par le commentaire de Sāyaṇa (mort en 1387 EC), auteur d'une glose approfondie du *Ṛg-veda*. Il explique que « ces deux voies portent le nom de dévayāna et pitriyāna. [...] »¹⁶. Or, le terme *devayāna* signifie « voie des dieux », libération de la mort par la voie des dieux – *devā* signifie « brillant », « être de lumière ». À l'opposé, *pitriyāna* est « la transmigration, à la mort, par la "voie des ancêtres" »¹⁷ – les *pitara*s sont les ancêtres, les mânes.

Selon B. G. Tilak, et ainsi que l'explique son traducteur Jean Rémy, « le *Devayana* et le *Pitriyana* représentaient à l'origine une division de l'année en deux parties, l'une de lumière et l'autre d'obscurité, comme au pôle Nord où il y a un jour de six mois et une nuit de six mois »¹⁸.

Toujours dans le *Ṛg-veda*, on ne compte pas moins de vingt hymnes consacrés à Uṣās (Ushas), déesse de l'aube. Divinité généreuse, elle apporte bonheur, prospérité et connaissance. Voici un large passage, qui donne une idée de l'importance accordée à cette déesse, et de la joie que devaient ressentir ceux qui la voyaient arriver après la longue nuit hivernale supposée par Tilak.

Ushas, Fille du Ciel, brille au-dessus de nous avec prospérité, Déesse brillante et généreuse viens avec ta grande force.

L'Aurore omnisciente a beaucoup de chevaux et de vaches au matin. Ô Ushas lève-toi, fais naître les joies et la richesse des Généreux [¹⁹ les *devas* – N.D.T.].

L'Aurore a brillé et il fait jour à nouveau, la déesse qui conduit les chars qui, à son arrivée, sont comme désireux de naviguer sur l'océan.

Ô Ushas, à ton arrivée, les sages unissent leurs esprits à la richesse. Ici, certainement, de tous les Kanvas, le véritable Kanva chante le nom des héros.

L'Aurore, comme une jeune femme heureuse va vers le bonheur, elle fait tomber les places fortes, elle dirige les êtres vivants, elle fait s'envoler les oiseaux.

Elle pousse les gens actifs et ceux qui désirent l'être à se rencontrer, elle ne veut pas de position sociale, elle s'élève, Ô Généreuse.

Elle a attelé au loin, au-delà d'où se lève le Soleil, cent chars ; l'Aurore qui porte chance va à la rencontre des hommes.

Tout ce qui est vivant s'est prosterné après l'avoir vue. Heureuse, elle a fait la lumière. La généreuse Fille du Ciel, Ushas, la lumière, chasse la haine et l'impiété.

Aurore, Fille du Ciel, brille de ta lumière resplendissante, apportant bonheur et abondance à ceux qui s'illuminent dans les sacrifices.

Tous les souffles vitaux se trouvent en toi, quand tu brilles joyeusement en donnant la vie. Sur ton grand char resplendissant, Ô Généreuse, écoute notre offrande.

¹⁵ Langlois, 1984.

¹⁶ Cité in Langlois, 1984, p. 569, n. 1.

¹⁷ Huet, 2016.

¹⁸ Rémy, 1980, p. 33.

¹⁹ Dans les citations, mes interventions explicatives sont présentées entre [] et précédées du signe *.

Aurore, fais éclore l'excellente force qui réside dans l'homme, dans l'humain. Viens près des sages qui t'invoquent lors des sacrifices bien réalisés.

*Conduis tous les dieux du monde intermédiaire pour boire le soma ; établis en nous la richesse en vaches et en chevaux, une bonne force accompagnée par les mantras. Que l'Aurore, dont les lueurs resplendissantes et heureuses sont vues aux alentours, nous donne la richesse, une forme agréable et tous les trésors [*spirituels – N.D.T.] d'accès facile.*

Ô Puissante, les anciens rishis ont invoqué ta protection et ton aide, Ô Ushas. Réponds à nos hymnes par le don de la divine Illumination.

(Rg-veda, 1.48.1-14²⁰)

Manifestement, il s'agit d'une divinité importante, et le grand nombre d'hymnes qui lui sont consacrés ne fait que le confirmer. En outre, et comme le souligne encore Jean Rémy, « *le chantré devait réciter plus de mille versets pendant [la durée de cette aube], ce qu'une aube normale ne peut permettre²¹.* » Pour B. G. Tilak, ce ne serait donc pas une aube banale, telle que nous la connaissons sous nos latitudes, mais la grande aube qui annonce un événement exceptionnel : la fin de la longue nuit polaire.

Par ailleurs, les *Veda* ne seraient pas les seuls à témoigner de ces conditions particulières, propres aux régions arctiques. Entre autres, on en trouverait trace dans l'*Avesta* iranien, à propos du mouvement circulaire des astres ou du caractère particulier de la journée :

*Lorsque tu es, ô ašavan Rašnu,
Sur la cime du mont Haraitī,
Autour duquel tournent [l]es étoiles, la lune et le soleil,
nous t'invoquons ; [...]
(Avesta, Yašts, 12.25)*

*Alors, Ahura Mazdâ dit :
« Ce sont les lumières éternelles et transitoires ;
Une seule fois on voit se coucher et se lever
Les étoiles, la lune et le soleil.*

*Et ils considèrent un jour comme un an ;
[...]
(Avesta, Vidēvdād, 2.40-41²²)*



Figure 8. B. G. Tilak. (Book Wiki)

En résumé, la théorie de Tilak peut s'énoncer comme suit :

- Un peuple, que notre auteur identifie aux Indo-Européens, aurait connu les conditions astronomiques particulières propres aux régions arctiques, conditions abon-

²⁰ Le Bévillon, 2018-.

²¹ Rémy, 1980, p. 34.

²² Lecoq, 2016 pour les deux citations.

damment évoquées dans les légendes et les rites.

- Ces peuples auraient été chassés de leur habitat d'origine par le cataclysme que constitue la fin de la dernière grande glaciation (dite de Würm).
- Ils auraient migré vers le sud, se séparant en deux groupes, le premier se dirigeant vers l'Europe, le second vers l'Inde.

La branche aryenne serait donc arrivée en Inde beaucoup plus tôt que le début du deuxième millénaire classiquement retenu. Conséquence logique de ce scénario, Aryens et Harappéens ne formeraient qu'un seul et même peuple.

Cela étant, et pour séduisante que cette théorie arctique puisse paraître à la lecture des textes védiques, des interrogations demeurent. Ainsi doit-on s'étonner que le *R̥g-veda*, plutôt coutumier des descriptions géographiques, ne mentionne aucun élément du paysage polaire, pourtant si caractéristique. Ensuite, le comportement d'Uṣās n'est pas toujours aussi exemplaire que semble le penser Tilak. Parfois en effet la déesse tarde à faire son travail, qu'il s'agisse d'un petit coup de mou ou d'un caprice, on ne sait. Elle devient alors la femme qu'il faut corriger, ce dont se charge bien volontiers le très viril Indra :

Et tu as accompli cet exploit, ô Indra, cette œuvre mâle, de frapper la femme maléfique, la fille du Ciel.

La fille du Ciel, Uṣās pleine d'orgueil, toi, réellement grand, tu l'as brisée.

Uṣās effrayée s'est élancée hors de son chariot brisé quand le mâle l'a frappée.

Son chariot est resté complètement brisé sur la (rivière) Vipās, elle s'est élancée du haut du ciel.

(R̥g-veda, 4.30.8-11²³)

Grandeur et décadence : non seulement la pauvre déesse est devenue la femme maléfique, mais en plus, son grand char resplendissant s'est transformé en un vulgaire chariot. Comment expliquer cette déchéance ? Selon

Georges Dumézil, ce soudain accès de paresse de la déesse pourrait être une manière d'exprimer le fait que pendant six mois, « le jour ne cesse de raccourcir, c'est-à-dire que l'Aurore "tarde" de plus en plus²⁴. » Nous restons donc dans le même registre d'interprétation saisonnière que Tilak, mais dans un sens tout à fait opposé : les conditions polaires ont fait place à celles que nous connaissons sous nos latitudes.



Figure 9. La déesse Uṣās sur son char tiré par sept vaches rousses. (DR)

²³ Dumézil, 1995, p. 1250 (178).

²⁴ *Ibid.*, p. 1252 (180).

Dans les pas de Borée

La diffusion des idées de Tilak ne se limita pas au seul sous-continent indien : elle fut adoptée en Occident, essentiellement au sein de certains cercles ésotériques, lesquels assimilèrent le pays originel des Indo-Européens à l'Hyperborée. C'est ainsi que l'écrivain John G. Bennett (1897-1974), mathématicien et spiritualiste anglais proche des idées de Georges Gurdjieff²⁵, pouvait écrire que

[l]a thèse qui va maintenant être examinée s'appellera l'« hypothèse hyperboréenne ». Cela signifie que la culture et la langue indo-européennes ont été développées par des personnes vivant dans les régions circumpolaires. Le terme hyperboréen est tiré du mythe grec des îles du bonheur qui a prospéré dans les eaux de l'extrême nord à la nuit des temps. Nous supposons que nous pouvons accepter l'évidence que la langue et la culture aryennes ne pourraient pas être originaires de la région délimitée par l'Atlantique à l'ouest, l'Inde et la Chine à l'est, l'Égypte au sud et les steppes de l'Asie centrale au nord. Si cela est accepté, nous pouvons nous tourner avec de nouvelles attentes vers la théorie de Tilak dans The Arctic Home²⁶.

À vrai dire, ce mythe de l'Hyperborée avait été abondamment exploité dès l'Antiquité dans la mythologie et par nombre d'auteurs. Ainsi, dans son essai sur le dieu gaulois Cernunnos, Myriam Philibert évoque « l'Apollon hyperboréen des Grecs qui passait six mois de l'année dans un monde édénique d'immaculée blancheur. Tout cela pourrait remonter à un mythe ancestral ou à une racine archaïque²⁷. » Des poètes tels Hésiode et Homère, ainsi que des auteurs classiques comme Diodore de Sicile et Hérodote ont abordé le sujet. En particulier, Hérodote évoque – sans trop y croire – un pays où les peuples dorment durant six mois de l'année, décrivant les difficiles conditions de vie :

[...] plus loin encore demeurent les Hyperboréens. [...] l'hiver est si rude et le froid si insupportable pendant huit mois entiers, qu'en répandant de l'eau sur la terre on n'y fait point de boue, mais seulement en y allumant du feu. La mer même se glace [...]. (Histoire d'Hérodote, Melpomène, Livre IV : XIII, XXV²⁸)

Nonobstant les efforts d'Hérodote pour situer l'Hyperborée par rapport aux peuples successivement rencontrés dans sa description, il n'est pas possible de localiser exactement ce pays. Et la même imprécision se retrouve chez les autres auteurs qui ont abordé le sujet. En réalité, « la géographie hyperboréenne reste pour le moins approximative. Tantôt se situe-t-elle à l'extrême ouest de l'Europe, tantôt à l'extrême nord de l'Europe de l'est²⁹. »

Bien qu'au final, rien ne permette de prouver la réalité géographique du pays³⁰, nombre d'auteurs partirent en quête de cette mystérieuse contrée, souvent assimilée à la terre

²⁵ Philosophe, métaphysicien et compositeur – entre autres talents –, Georges Ivanovitch Gurdjieff (?-1949) est le fondateur de la Quatrième voie, une méthode d'éveil de la conscience, synthèse d'enseignements reçus au cours de ses voyages en Orient.

²⁶ Bennett, 1963. [Ma traduction]

²⁷ Philibert, 2022, p. 3.

²⁸ Personneaux, s.d., p. 284, 289.

²⁹ Marquette, 2019, p. 2, site consulté le 16/02/2021.

³⁰ Pour une vue d'ensemble de la question hyperboréenne, voir e.a. Heim, 1985.

paradisique d'un âge d'or. Au XX^e siècle, l'ésotérisme d'extrême droite né sur les ruines du nazisme s'est emparé du mythe hyperboréen. Selon cette théorie, défendue entre autres par le néonazi chilien Miguel Serrano et résumée ici par l'historien des idées Stéphane François,

[I]es Aryens descendent d'entités arrivées sur la Terre il y a des milliers d'années, les premiers habitants de l'Hyperborée venant de l'extérieur de la galaxie. [...] Ces Hyperboréens ne se reproduisaient pas sexuellement mais par une « émanation plasmique » de leur corps. [...] Par la suite, ils donnèrent naissance à une Hyperborée matérielle, autour du cercle polaire. D'abord invisible, elle prit la forme d'un continent circulaire arctique. Selon Serrano, ce fut l'emplacement de l'Âge d'or. [...] La catastrophe vint du fait que les Hyperboréens mêlèrent leur sang aux races inférieures. Ce péché racial se manifesta par la chute d'une comète ou d'une lune sur la Terre, occasionnant le renversement des pôles et la disparition d'Hyperborée. Une partie d'entre eux repartirent vers les étoiles, d'autres s'enfoncèrent sous terre, la Terre étant creuse, et une dernière frange fonda une civilisation dans le désert de Gobi [³¹], en Mongolie, qui était alors une région fertile³².

Figure 10. L'Islande, la (peut-être) mythique Thulé de Pythéas le Massaliote. (Cliché Jacques Gossart)

Dans le même ordre d'idées, mentionnons encore, parmi beaucoup d'autres, l'ouvrage de l'écrivain et journaliste Jean Mabire (1927-2006), *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens*³³. L'auteur y part à la recherche de la mythique île de Thulé, mentionnée pour la première fois par l'explorateur grec Pythéas le Massaliote (ca. 380-ca. 310 AEC), et assimilée plus tard à différentes îles proches des régions arctiques, dont le Groenland et l'Islande. Proche de la Nouvelle Droite, et plus particulièrement du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne),

sa branche intellectuelle, Mabire ne pouvait manquer d'aborder la question de la Société Thulé, lui attribuant un rôle de premier plan dans les événements qui agitèrent l'Allemagne au lendemain de la Première Guerre mondiale³⁴.

Le métaphysicien René Guénon (1886-1951), qui plaçait l'origine de la Tradition pri-

³¹ Le Gobi est une de ces régions du monde où se concentrent à peu près tous les ingrédients des Civilisations-Primordiales-Extraterrestres chères à certaines mouvances du *New Age* : des ovnis, des bibliothèques souterraines, des centres cachés rattachés à la civilisation de Mu... et même, lieu de séjour du Christ. Voir e.a. Bergier & Chwat, 1975, p. 33-38.

³² François, 2020, p. 150-151.

³³ Mabire, 1978.

³⁴ La Société Thulé, ou plus exactement la Thule Gesellschaft, fut fondée en 1918. Ses figures marquantes ont pour nom Rudolf von Sebottendorff, son fondateur, et Karl Haushofer, général à la retraite et pan-germaniste convaincu. Pour plus de détails sur la Société Thulé et ses rapports avec le nazisme, voir Gossart, 2002, p. 117-121.

mordiale – la mère de toutes les traditions – en Hyperborée, évoquera lui aussi, à propos du continent disparu, la théorie de Tilak : « [...] nous considérons l'origine des traditions comme nordique, et même plus exactement comme polaire, puisque cela est expressément affirmé dans le Vêda, aussi bien que dans d'autres livres sacrés³⁵. » « Expressément affirmé dans le Vêda » est sans doute un peu excessif : comme nous venons de le voir, il faut quand même une bonne dose de remue-méninges pour pouvoir interpréter le passage du *R̥g-veda* dans le sens voulu par Tilak. Cela étant, on ne peut que souligner le mérite de Guéron : c'est grâce à lui que bon nombre de lecteurs occidentaux ont découvert B. G. Tilak car, comme il le précise, Tilak « semble malheureusement être resté complètement inconnu en Europe, sans doute parce que son auteur était un Hindou non occidentalisé³⁶ ».

Ont-ils perdu le nord ?

Dans les années 1920, le mouvement révisionniste s'intensifie, et l'idée d'indépendance connaît un succès grandissant. Parmi les activistes les plus importants durant cette période, on peut citer le politicien Vinayak Damodar Savarkar (1883-1966), initiateur d'une idéologie nationaliste centrée sur une vision religieuse et culturelle de l'hindouisme, et connue sous le nom d'Hindutva, forgé pour la circonstance. L'autre figure marquante, particulièrement importante dans le contexte de notre propos, se nomme Madhavrao Sadashivrao Golwalkar (1906-1973). Dans un ouvrage paru en 1939 – une époque où les notions de nation et de race agitent fort les esprits –, cet idéologue rejette la classique théorie de l'invasion aryenne alors en vigueur dans les milieux académiques européens. Et, avec sa doctrine de l'habitat polaire des Aryens, il n'est pas loin de l'hypothèse de Tilak, mais avec une sérieuse nuance quand même :

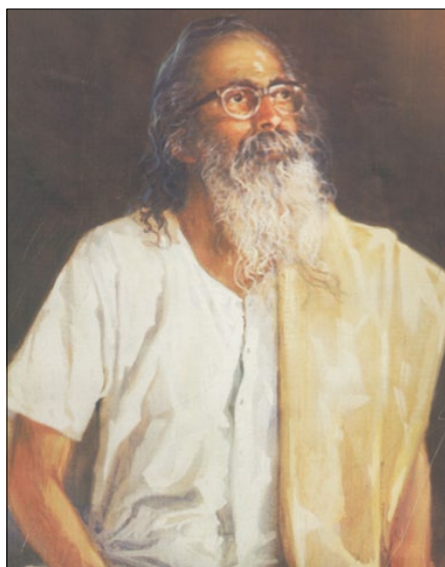


Figure 11. Madhavrao Sadashivrao Golwalkar. (DR)

Tilak a proposé une origine arctique pour les Aryens. Tout à fait. Nous pouvons convenir avec lui qu'à l'origine, les Aryens, c'est-à-dire les Hindous, vivaient dans la région du pôle Nord. Mais il ne savait pas que, dans les temps anciens, le pôle Nord, et avec lui la zone arctique, n'était pas là où il est aujourd'hui. [...] Le résultat, en un mot, est que le pôle Nord n'est pas stationnaire et, il y a très longtemps, il se trouvait dans cette partie du monde qui, nous le constatons, s'appelle Bihar et Orissa à l'heure actuelle ; qu'alors il s'est déplacé vers le nord-est, puis par un mouvement parfois vers l'ouest, parfois vers le nord, il est arrivé à sa position actuelle. Si c'est le cas, avons-nous quitté la zone arctique pour venir en Hindoustan ou étions-nous tous ici ? [...] La patrie arctique dans les Védas était en vérité en Hindoustan même

³⁵ Guéron, 1970, p. 37.

³⁶ *Ibid.*, p. 37, n. 1.

et [...] ce ne sont pas les Hindous qui ont migré vers cette terre mais la zone arctique qui a migré et laissé les Hindous dans l'Hindoustan³⁷.

Son œuvre inspirera durablement les travaux théoriques menés par la suite, et jusqu'aux études actuelles³⁸.

Passons rapidement sur les années qui précèdent et suivent immédiatement le temps

de l'indépendance (proclamée, rappelons-le, le 15 août 1947) ; une période davantage tournée vers les questions sociales et internationales, sans oublier ce cataclysme humain que constitua la partition Inde-Pakistan. Ces années seront marquées par quelques personnalités de premier plan, à commencer bien sûr par Mohandas Karamchand Gandhi (1869-1948³⁹) et Jawaharlal Nehru (1889-1964), mais aussi par Sarojini Naidu (1879-1949), femme politique, poétesse et figure marquante du Mouvement indépendantiste.

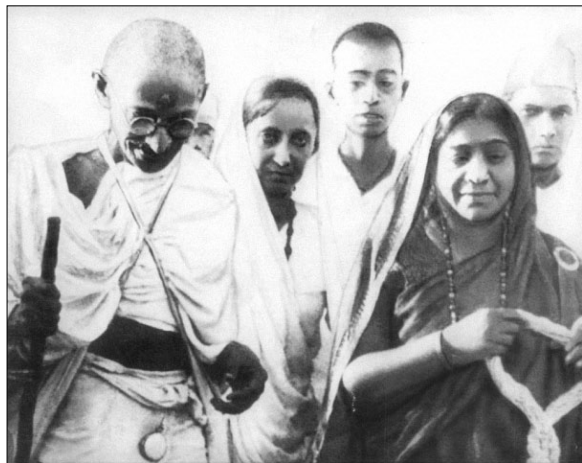


Figure 12. Sarojini Naidu (à droite), en compagnie de Gandhi, en 1930, lors de la Marche du sel, célèbre manifestation de protestation contre le monopole britannique sur la distribution du sel. (Domaine public)

Nous en arrivons alors aux années 1980, que l'on peut considérer, en matière de révisionnisme, comme un moment charnière. C'est à cette époque en effet que le curseur politique se déplace de la gauche vers la droite, avec une montée en puissance des idées nationalistes de l'Hindutva.

Quoique l'analyse des causes premières puisse différer, les révisionnistes vont défendre le concept d'unité immémoriale de l'Inde, y compris depuis les temps préhistoriques. L'idée peut laisser un peu dubitatif quand on connaît l'histoire du pays telle que nous l'avons brièvement évoquée. Non qu'elle soit fausse, mais il convient à tout le moins de la nuancer : de nombreux éléments de la culture antique se sont perdus ou ont évolué en cours de route, même si d'autres ont remarquablement résisté et traversé les siècles, et parfois les millénaires, grâce aux aides officielles apportées par les autorités. On a ainsi des preuves de subventions destinées à l'enseignement des *Veda* au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, comme le rapporte l'historien indien Dharampal :

³⁷ Golwalkar, 1939, p. 44-45. [Ma traduction] À noter que, si la position des pôles évolue en permanence – c'est le cas à l'heure actuelle, avec un déplacement vers les côtes sibériennes de la Russie –, la dernière inversion majeure a eu lieu il y a 780 000 ans.

³⁸ Dans un aussi bref résumé de l'histoire des mouvements indépendantistes de la période coloniale, je ne pouvais mentionner que les quelques personnalités les plus marquantes. Mais il faut savoir que la plupart des historiens indiens du début du XX^e siècle étaient liés, à des degrés divers, aux organisations nationalistes. En toute justice, je me dois (et c'est un minimum) de citer les noms des plus importants d'entre eux, à savoir : A. S. Altekar, R. G. Bhandarkar, R. C. Dutt, U. N. Ghoshal, K.P. Jayaswal, R.C. Majumdar, R. Mitra, R.K. Mookherjee, K.A. Nilakanta Sastri, H.C. Ojha, H.C. Raychaudhuri.

³⁹ Année de son assassinat.

Dans les villages agrapharam [localités bénéficiant d'une concession de terres assortie d'un revenu, accordée aux brahmanes par un roi ou une famille noble] habités par des brahmanes, il fut habituel depuis des temps immémoriaux d'attribuer une étendue de terre pour la jouissance de ceux qui étudient [...] la religion et [...] les traditions historiques [...], assortie de 20 à 50 panam [*monnaie traditionnelle du Kerala] par an et, dans quelques rares cas, jusqu'à 100 panam, les brahmanes y dispensant un enseignement gratuit à ceux qui leur étaient envoyés⁴⁰.*

Figure 13. Aujourd'hui encore, les Veda sont étudiés dans les écoles, ici en 2011 dans un établissement du Tamil Nadu. (Rhariram)

Plutôt que d'unité immémoriale, il serait sans doute plus juste de parler de tradition culturelle continue, bien présente notamment dans la mythologie et la religion.

Cela dit, les révisionnistes ne parlent pas tous d'une même voix, certains étant plus radicaux que d'autres. En première approximation, on peut ainsi distinguer trois catégories. Alors que les plus modérés, disciples de Sarasvatī et d'Aurobindo, se contentent de situer l'origine des Indo-Aryens dans le Pendjab, d'autres placent le point de départ de toutes les migrations indo-européennes au Pendjab et dans les plaines gangétiques ; un point de vue en opposition totale avec les diverses théories en vigueur⁴¹. Enfin, les plus extrémistes font dériver toutes les langues du sanskrit, et situent en Inde le lieu d'origine de la civilisation chinoise. Certains vont même encore plus loin, affirmant que ce sont toutes les civilisations du monde qui trouvent leur origine dans le nord de l'Inde, vers 10 000-6000 AEC. Brandie par les plus exaltés – et les moins compétents –, cette dernière version n'est à ma connaissance défendue par aucun chercheur sérieux, mais les orthodoxes ont beau jeu de la mettre en avant pour discréditer l'ensemble du clan révisionniste.

De l'idéologie à la méthodologie

Mais en fin de compte, que reproche-t-on aux révisionnistes ? Voyons ce qu'en dit le germano-américain Michael Witzel, indologue réputé, anti-révisionniste convaincu et auteur de publications macérées dans le vitriol, qui ont évidemment suscité des réactions dans l'autre camp⁴². Il y a d'abord, nous dit Witzel, l'aspect personnel : tous ces contestataires sont marqués idéologiquement et presque tous sont sans aucune expérience professionnelle dans les domaines sur lesquels ils écrivent. Et c'est vrai que l'on rencontre un peu de tout parmi ceux qui se considèrent comme des réécrivains de l'histoire ; une diversité qui n'exclut cependant pas la compétence, quoi qu'en dise Witzel.

⁴⁰ Cité in Chakrabarti, 2014, p. 67. [Ma traduction]

⁴¹ Pour un résumé des principales théories relatives aux migrations indo-européennes, voir Gossart, 2019-2020, t. II, p. 10-26.

⁴² Voir entre autres Witzel, 2006.

Voici d'abord, brièvement présentés, quelques figures marquantes de cette mouvance.

- Kaikhosru Dadhaboy Sethna (« K.D. Sethna », 1904-2011). Érudit, philosophe, écrivain et poète, disciple de Śrī Aurobindo ; très respecté tant à l'étranger que dans son pays, où il est qualifié de « vénéré grand-père ».
- Sita Ram Goel (1921-2003). Écrivain et (de même que son fils P.K. Goel) éditeur attiré de nombreux écrivains révisionnistes.
- Shikaripura Ranganatha Rao (« D' S.R. Rao », 1922-2013). Archéologue respecté, à qui l'on doit les fouilles du port harappéen de Lothal.
- Navaratna Srinivasa Rajaram (1943-2019). Mathématicien et historien. Connue pour son hypothèse des Aryens indigènes, selon laquelle la civilisation harappéenne correspondait à la dernière phase de la période védique. C'est dans ce contexte qu'il s'est attelé au déchiffrement de l'écriture harappéenne⁴³.
- Natwar Jha (1948-2006). Paléographe, spécialiste du védique archaïque. Il a collaboré à plusieurs reprises avec N.S. Rajaram⁴⁴ et David Frawley.
- Braj Basi Lal (« B.B. Lal », 1921-2022). Archéologue de réputation internationale, ancien directeur de la prestigieuse institution qu'est l'Archaeological Survey of India.
- B. G. Sidharth, astronome reconnu à l'international, directeur de l'India's B. M. Birla Science Center (Hyderabad). Dans le domaine de l'indologie, il a proposé une nouvelle datation du *R̥g-veda*⁴⁵ (voir le chapitre "Sarasvatī, l'eau de la discorde" *infra*).
- David Frawley (alias Vamadeva Shastri). Écrivain américano-indien ; astrologue et enseignant des arts et sciences traditionnelles (*yoga*, *āyurveda*...) ; défenseur de l'Inde, mère de toutes les civilisations. Il a régulièrement collaboré avec N.S. Rajaram⁴⁶.

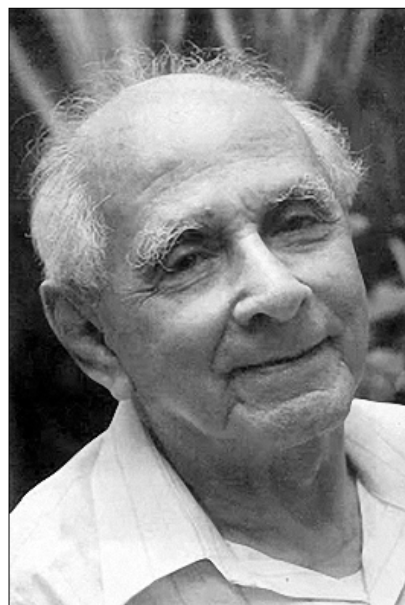


Figure 14. K.D. Sethna.
(Bharata Bharati)



Figure 15. Braj Basi Lal. Dans un message publié sur Twitter lors du décès de B.B. Lal en septembre 2022, le Premier ministre indien Narendra Modi écrivait ceci : « Shri BB Lal était une personnalité exceptionnelle. Sa contribution à la culture et à l'archéologie est inégalée. On se souviendra de lui comme d'un grand intellectuel qui a approfondi notre relation avec notre riche passé. Peiné par sa disparition. Mes pensées vont à sa famille et à ses amis. Om Shanti⁴⁷ ». (IIT Kanpur website)

⁴³ Jha & Rajaram, 2000.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Sidharth, 1997 & 1999.

⁴⁶ Rajaram & Frawley, 2014.

⁴⁷ Cité in "Archaeologist B.B. Lal passes away", 2022. [Ma traduction]

- Michel Danino. Écrivain et conférencier d'origine française vivant en Inde ; proche des enseignements dispensés à Auroville⁴⁸ ; traducteur de Śrī Aurobindo et auteur (entre autres) de l'explicite *L'Inde et l'invasion de nulle part*.
- Amritanshu Pandey. Chercheur en histoire de l'Inde ancienne et de sa mythologie.

Et puis bien sûr, il y a tous les autres, les très nombreux seconds couteaux aux profils très variés. On trouve ainsi des auteurs issus d'horizons les plus divers : employés et fonctionnaires, astrologues et assimilés, philosophes et érudits, historiens et archéologues, etc.

Enfin, à cette mosaïque d'indologues réputés, d'écrivains engagés et d'enthousiastes de tous bords, il faut encore ajouter une partie non négligeable de la classe politique indienne. Entre autres actions, le gouvernement actuel a d'ailleurs entrepris une série de réformes touchant au contenu des manuels scolaires, ou encore au réaménagement de certains musées.

Le deuxième problème soulevé par Witzel est la méthode adoptée par les révisionnistes :

Il est commun à tous les révisionnistes de vouloir procéder « scientifiquement », rassemblant une foule de preuves qui semblent indiquer la direction de leurs objectifs. La prépondérance de telles preuves – généralement en contradiction avec les résultats et les théories dominants – est alors décrite comme le début d'un « changement de paradigme » kuhnien dans la compréhension de l'histoire indienne [...]. En d'autres termes, les réécrits croient qu'ils sont à l'avant-garde de l'érudition, tandis que les savants du courant dominant sont perçus comme s'accrochant à des positions de résistance, qui disparaîtront dès que leurs auteurs mourront⁴⁹.

À ce constat de Witzel, j'ajouterai que ce « rassemblement de preuves » se fait parfois selon une sélection orientée : ne sont retenus que les éléments allant dans le sens de ce que l'on veut défendre. Ainsi – tout petit exemple de cette façon de procéder – le très actif révisionniste Michel Danino écrit-il :

*[...] au cours d'une conférence [Swami Vivekânanda] remarqua avec ironie : « Et quand vos pandits [*c.-à-d. lettré, érudit] européens racontent que les Aryens venus d'une terre étrangère ont fondu sur le pays pour s'en emparer et se sont installés en Inde en exterminant les aborigènes, ce sont des âneries, c'est stupide. Il est étrange que nos érudits indiens aussi leur répondent amen. » Il ajouta : « Et on enseigne tous ces mensonges monstrueux à nos garçons. »⁵⁰.*

Si l'on s'en tient à ce qu'écrit Danino, la position de ce brillant esprit que fut Swami Vivekânanda est sans équivoque, et constitue une référence prestigieuse pour les révisionnistes. Mais la réalité est, comme souvent, plus nuancée, qu'on en juge par deux exemples. Dans une de ses conférences, lors d'une tournée aux États-Unis, Vivekânanda soutient l'existence de deux races :

⁴⁸ La Cité idéale d'Auroville est située en Inde du Sud, non loin de Pondichéry. Elle a été fondée en 1968 par la Mère, compagne spirituelle de Śrī Aurobindo.

⁴⁹ Witzel, 2006, p. 206. [Ma traduction]

⁵⁰ Danino, 2006, ch. "La naissance d'un mythe".

[...] il y a deux grandes races en Inde : l'une est appelée l'aryenne, l'autre la non aryenne. C'est la race aryenne qui a les trois castes ; mais tout le reste est adoubé d'un unique nom : les shudras : sans caste. Ils ne sont pas aryens du tout. (Beaucoup de gens sont venus de l'extérieur de l'Inde et ils ont trouvé les shudras, les aborigènes du pays.) Quoi qu'il en soit, ces grandes masses de non-aryens et les gens mélangés parmi eux se sont civilisés peu à peu et ils ont commencé à intriguer pour obtenir les mêmes droits que les Aryens. Ils ont voulu entrer dans leurs écoles et leurs collèges ; ils ont voulu prendre le cordon sacré des Aryens, ils ont voulu accomplir les mêmes cérémonies que les Aryens, et ils ont voulu avoir des droits égaux à ceux des Aryens en religion et en politique⁵¹.

Le discours est tout autre dans un article destiné à des adeptes et sympathisants de l'hindouisme :

Cette race aryenne, elle-même mélange de deux grandes races, l'une parlant sans-crit et l'autre tamil, s'applique à tous les hindous de la même manière. Que dans quelques smrtis les Shudras aient été exclus de cet [sic] épithète ne veut rien dire, car les shudras étaient et ne sont encore que des Aryas en attente, des Aryas en noviciat⁵².

Ce changement d'attitude, pour le moins radical, peut paraître surprenant, et même incompréhensible au premier abord. Mais de toute évidence, Vivekānanda s'adapte tout simplement à ses interlocuteurs. Dans le premier cas, il s'adresse à des Occidentaux et défend la position de leurs savants ; dans le deuxième cas, il adopte la posture nationaliste chère à certains hindouistes. Bel exemple de *realpolitik* ! Une attitude qui lui a d'ailleurs été reprochée, entre autres par René Guénon, à propos de son interprétation occidentalisation de la spiritualité hindoue :

*Le Vêdānta [*une importante école de philosophie] est devenu [...] une religion sentimentale et "consolante", avec une forte dose de "moralisme" protestant [...] ce soi-disant Vêdānta, qui n'a pour ainsi dire plus rien de commun avec la doctrine métaphysique pour laquelle il veut se faire passer, ne mérite certes pas qu'on s'y arrête davantage [...]]⁵³.*

Point suivant du réquisitoire, il est reproché aux « réécrits » (affreux barbarisme qui dit bien ce qu'il veut dire) de faire appel à des références anciennes et dépassées, traitées sur un pied d'égalité avec des travaux récents, et d'être souvent limités dans la maîtrise de leur sujet. Cela est sans doute vrai pour un certain nombre de joyeux farfelus, mais ce n'est certainement pas le cas, ni pour des archéologues de renom tel B.B. Lal, ni pour certains érudits, brillants esprits de grand savoir. Enfin, dernier argument dans la rafale de reproches qui leur sont adressés, les révisionnistes éviteraient, consciemment ou non, de tester leurs théories à l'aide de contre-vérifications.

⁵¹ Vivekananda, s.d., p. 282.

⁵² Vivekananda, 2000.

⁵³ Guénon, 2014, p. 303.

Cheval mal nourri ne va pas loin

(Proverbe russe)

Ces accusations sont graves, spécialement en ce qui concerne le choix très sélectif des références. Witzel cite à ce propos la question du cheval, célèbre dans le milieu. Au départ, on constate une opposition culturelle, le cheval occupant une place centrale dans la culture védique, alors que l'animal était inconnu chez les Harappéens. Quoique certains chercheurs en minimisent l'importance⁵⁴, les textes – en particulier le *Ṛg-veda* – sont là pour le confirmer : le cheval (*aśva*) est très important dans la vie des Ārya. On rencontre très régulièrement des allusions à cet animal, et le terme *aśva* est présent plus de deux cents fois dans le *Ṛg-veda*. En voici deux exemples :

*Ils font un bruit violent, les Chevaux
aux sabots vigoureux, ces conquérants, avec le char de guerre,
qui, foulant les adversaires à la pointe de leurs pieds,
détruisent les ennemis sans même s'écarter (de leur voie).
(Ṛg-veda, VI.75.7⁵⁵)*

*Il arrive au lieu de l'immolation, le Cheval rapide,
Qui médite, l'âme encline aux dieux.
En avant on conduit le bouc, son parent.
Derrière vont les poètes, les chantres.
(Ṛg-veda, I.163.12⁵⁶)*

Même si l'importance accordée au cheval n'est pas spécifique au monde aryen – songeons au légendaire couple « homme-cheval » des Mongols –, la plupart des spécialistes, à commencer par Georges Dumézil, s'accordent sur le fait que cet animal occupait une place de choix dans l'univers indo-européen. Cela dit, il faut nuancer : l'importance du cheval relevait sans doute bien davantage de la qualité que de la quantité. Ainsi que le souligne l'anthropologue britannique Edmund Leach, le *Ṛg-veda* fourmille certes de références au cheval, mais ce n'est pas pour autant qu'il faille y voir la preuve d'une abondance de chevaux dans les communautés aryennes. Cet animal, tout comme le char, était une rareté, marque de distinction aristocratique et, bien sûr, royale⁵⁷. Issu de l'océan, le cheval est « promu au rang d'Entité cosmique originelle [...], sorte de symbole du soleil⁵⁸ » :

*Quand tu hennis pour la première fois, venant de naître,
surgissant de l'océan ou de l'empyrée,
avec tes ailes de faucon et tes bras d'antilope... :
telle fut ta grande, ta mémorable naissance, ô Cheval.
Don de Yama, il a été attelé par Trita.
C'est Indra qui le premier le monta.*

⁵⁴ Demoule, 2014, p. 462-463.

⁵⁵ Renou, 2017, p. 40.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁵⁷ Leach, 1990, p. 240.

⁵⁸ Renou, 2017, p. 229.

C'est Gandharva qui prit en main ses rênes.
Dieux, vous avez façonné le Cheval de la substance du soleil.
(Rg-veda, I.163.1-2⁵⁹)

Associé donc au soleil Sūrya, le cheval l'est aussi au nombre 7, le char de Sūrya étant tiré par sept chevaux (*saptāśva* – voir l'illustration en page de titre) ou par un cheval à sept têtes. On voit toute l'importance de cet animal lorsqu'on se rappelle que 7 est, de tous les nombres, un des plus importants puisqu'il est « *universellement le symbole d'une totalité en mouvement ou d'un dynamisme total*⁶⁰ ». Ces notions de totalité, d'achèvement se retrouvent dans de nombreuses cultures, à commencer par nos 7 jours de la semaine. Chez les Bambaras comme chez les Dogons, 7 est le nombre de la complétude en tant qu'addition du 3 mâle et du 4 femelle. La tradition brahmanique quant à elle évoque les sept Grands Voyants (*ṛṣi*) védiques qui recueillirent la parole divine.

Animal sacré dont on ne pouvait consommer la chair, le cheval était associé à de nombreux rituels, dont l'*aśvamedha* (« sacrifice du cheval »), dont la forme se retrouvera à Rome avec l'*October equus* (« Cheval d'octobre »). Aux temps védiques, la cérémonie de l'*aśvamedha* était de toute première importance, et ne pouvait être accomplie que par un roi et, qui plus est, par un roi victorieux. (La description de cette cérémonie est reprise en encadré *infra*.)

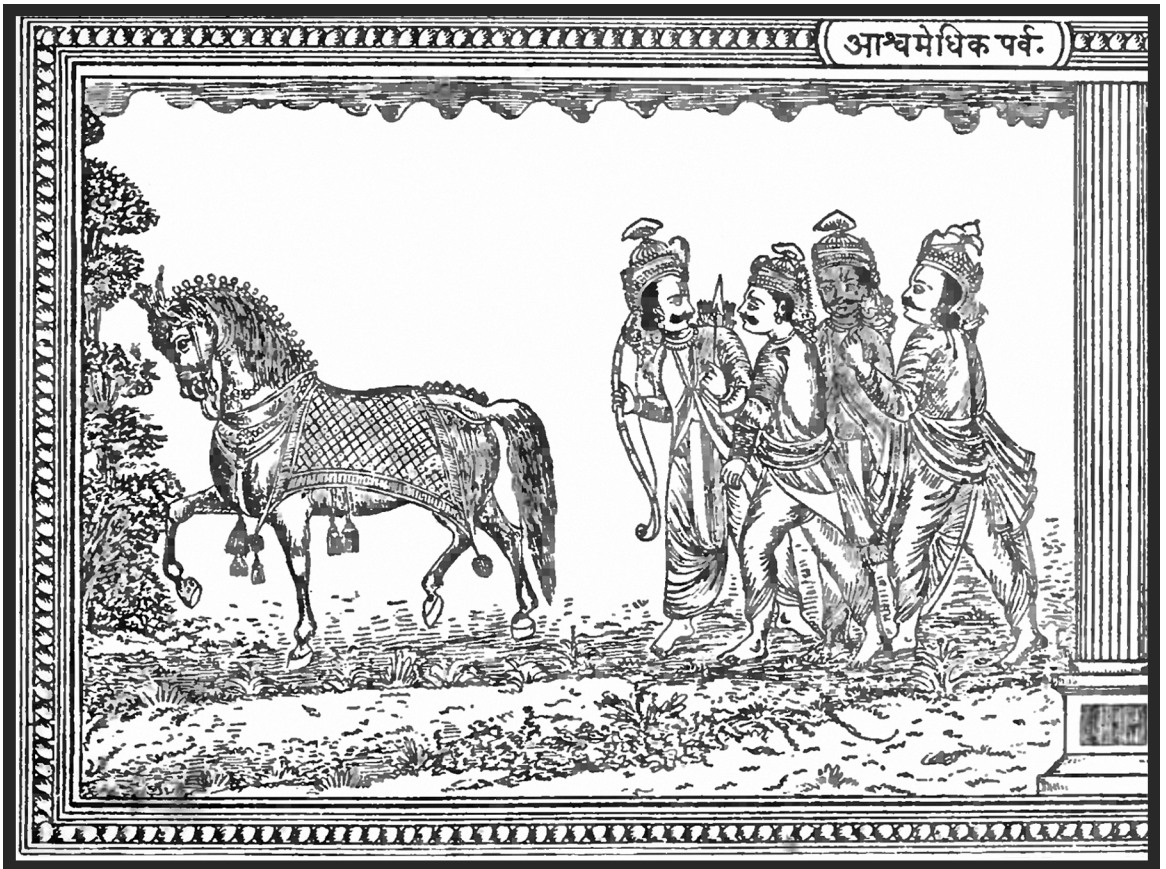


Figure 16. Illustration de l'*aśvamedha*. (Domaine public, Jackson, 1906, p. 23)

⁵⁹ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁰ Chevalier & Gheerbrant, 1982, p. 861.

Et qu'en est-il maintenant chez les Harappéens ? La présence du cheval dans la société indusienne fut signalée dès 1931 à Mohenjo-daro et à Harappa⁶¹, puis dans une douzaine de sites tels Lothal, Kalibangan et Surkotada, couvrant une période allant du Néolithique au début du deuxième millénaire AEC. L'archéologue écossais Mortimer Wheeler (1890-1976) n'hésitait d'ailleurs pas à conclure qu'il était « *assez probable que chameau, cheval et âne étaient en fait une composante usuelle des caravanes de l'Indus*⁶² ». Mais, quoique reprise encore aujourd'hui par un certain nombre de chercheurs, la majorité des spécialistes défendent désormais l'idée que le seul équidé indigène avéré était l'âne sauvage, dont on retrouve la trace, soit sous forme d'ossements, soit représentés sur des sceaux. Comme le souligne le linguiste finnois Asko Parpola, « *certaines chercheurs ont, il est vrai, identifié des ossements de chevaux dans des sites harappéens [en quantité très faible, estimée à 0,13 % des ossements exhumés] [...], mais ce sont des cas limites entre le cheval et l'âne sauvage, et ils doivent être écartés car incertains*⁶³. »

Et encore, à propos des soi-disant représentations de chevaux sur des sceaux harappéens :

*Certains chercheurs les ont pris comme une représentation du cheval domestique, mais [...] toutes les figurines sont davantage susceptibles de représenter l'Equus hemionus khur [*c.-à-d. l'onagre de l'Inde].*

[...]

*En ce qui concerne le signe indusien identifié comme représentant l'âne sauvage, Richard Meadow [*directeur du Zooarchaeology Laboratory, Peabody Museum] souligne qu'il ne représente pas un cheval, car la queue est tout à fait différente, et il n'y a pas de crinière ni de toupet significatifs. Je voudrais ajouter la longueur des oreilles, qui sont plus longues (187-210 mm) chez le khur que chez le cheval (en moyenne c. 150 mm), mais pas aussi longues que chez l'âne⁶⁴.*

Ces constatations n'empêchent pas les révisionnistes de s'accrocher à la crinière du cheval aryo-harappéen⁶⁵, appelant à la rescousse un cheval à dix-sept paires de côtes mentionné dans le *R̥g-veda* :

Les trente-quatre côtes du puissant cheval rapide, parent des dieux, sont tranchées par la hache. Découpez soigneusement le corps, faites-le pièce par pièce, et récitez à haute-voix.

(R̥g-veda, 1.162.18⁶⁶)

Cet animal mythique serait, selon eux, un descendant indigène d'*Equus sivalensis*, espèce éteinte ayant vécu jusqu'aux environs du X^e millénaire AEC... ce qui implique une très grande ancienneté du *R̥g-veda*, et s'intègre dans la théorie générale de « l'unité immémoriale de l'Inde ». Mais comme le fait remarquer le camp adverse, avoir dix-sept paires de côtes est une aberration individuelle, et non une aberration générique parmi les chevaux domestiqués (*Equus caballus*), qui ont habituellement dix-huit paires de côtes.

⁶¹ Danino, 2014, p. 31.

⁶² Wheeler, 1968, p. 82. [Ma traduction]

⁶³ Parpola & Janhunen, 2011, p. 73. [Ma traduction]

⁶⁴ Parpola & Janhunen, 2011, p. 71, 73. [Ma traduction]

⁶⁵ J'appelle « aryo-harappéenne » la théorie révisionniste selon laquelle Aryens et Harappéens n'étaient en réalité qu'un seul et même peuple.

⁶⁶ Le Bévillon, 2018-.

Tout cela étant dit, argumenté et contesté, il semble bien que le cheval ne soit plus vraiment une pièce maîtresse sur l'échiquier aryo-harappéen des révisionnistes. Tout au plus peut-on supposer que les commerçants harappéens furent à l'origine de la présence occasionnelle du cheval dans la vallée de l'Indus : ils eurent maintes occasions de voir des chevaux lors de leurs voyages, d'en parler à leur retour et, pourquoi pas, d'en ramener parfois au pays. Mais l'importance de l'animal dans les deux sociétés ne peut en aucun cas être comparable : primordiale chez les Ārya, elle ne serait, chez les Harappéens, que secondaire et de nature purement utilitaire. Au risque de fâcher les inconditionnels de l'hypothèse aryo-harappéenne, il faut en conclure que l'argument chevalin, souvent présenté comme de la plus grande importance, n'est, en fin de compte, pas du tout convaincant. Et les antirévisionnistes ont beau jeu de présenter cette affaire de cheval comme un bel exemple d'incompétence et de partialité des révisionnistes.



Figure 17. Âne... ou cheval ? Terre cuite (restaurée) mise au jour à Mohenjo-daro et représentation sur deux sceaux harappéens. (G : National Museum of India, New Delhi, M. Danino / D : J A Janhunen, Asiatic wild asses (with Asko Parpola), 2011.)

L'*asvamedha*, le sacrifice du cheval

Le rituel proprement dit était précédé d'une période d'une année, durant laquelle le cheval à sacrifier était laissé en liberté avec cent de ses congénères, mâles et femelles. Il était surveillé par quatre cents jeunes gens, qui devaient s'assurer que l'animal n'approche pas des juments. Au terme de cette période, une grande cérémonie était organisée, qui s'étalait sur trois jours. La deuxième journée, la plus importante, débutait par divers rites préliminaires, comme l'attelage du cheval à un char conduit par le roi, et la mise à mort de nombreux animaux. On passait ensuite au sacrifice proprement dit : le cheval, désormais incarnation de Prajāpati⁶⁷, était étouffé. Les reines entamaient alors une circumambulation autour du cadavre, et la reine principale s'allongeait à son côté, simulacre d'union sexuelle. La journée s'achevait par le dépeçage de la victime. Enfin, le troisième jour était consacré à divers autres rites, dont la réception des reines par les prêtres, lesquels recevaient leurs émoluments. Quant au territoire qu'avait parcouru le cheval durant sa longue errance, il pouvait, avec la bénédiction des dieux, être conquis par la négociation ou par la force. Faut-il le préciser : du seul point de vue financier, l'organisation d'un tel événement nécessitait des ressources considérables, dont vraisemblablement seul un roi pouvait disposer.

⁶⁷ Aux temps védiques, Prajāpati était un titre qui s'appliquait à diverses divinités, telles Brahmā, Indra ou encore Soma. Plus tard, il désignera des entités célestes créatrices, nées de l'esprit de Brahmā.

Détournement de fond ?

Revenons au centre du débat : l'invasion aryenne. Voici ce qu'en pense Jean-Yves Lung, enseignant à Auroville et – on l'aura compris – révisionniste actif :

[...] la théorie d'une invasion de l'Inde par une « race aryenne » (concept inconnu dans l'hindouisme) est à l'origine une conjecture sans aucune base probante, émise par Max Müller^[68], indianiste allemand employé par la Compagnie des Indes orientales et chrétien militant, dont les motifs n'étaient pas purement désintéressés : dans une lettre à sa femme, il confesse qu'il a bientôt terminé la traduction des védas, et que les Indiens pourront vérifier par eux-mêmes l'absurdité superstitieuse qui est le fondement de leur religion. L'Inde serait bientôt prête à recevoir la révélation chrétienne. On comprend mieux pourquoi la Compagnie des Indes orientales, une des entreprises coloniales les plus cruelles qui ait existé, finançait généreusement ses recherches érudites. Elles s'inscrivent en fait dans une stratégie extrêmement lucide du colonisateur britannique. [...] Diviser, déculturer et christianiser l'Inde pour mieux la dominer, telle était la stratégie [des Britanniques]⁶⁹.

Avant de nous concentrer sur le cœur du problème, il me paraît utile de préciser ce que l'on entend par « invasion » ; quelles en sont les caractéristiques et quelle distinction faut-il faire entre « invasion » et « migration » ?

Si l'on se réfère au dictionnaire – le *Petit Robert* en l'occurrence –, l'invasion est une « *pénétration belliqueuse et massive de forces armées d'un État sur le territoire d'un autre État* », alors que la migration est un « *déplacement de populations qui passent d'un pays dans un autre pour s'y établir* ». Pendant longtemps, et en accord avec l'idée que l'on se faisait des barbares et belliqueux Ārya – le paléanthropologue Marcellin Boule (1861-1942) évoquait une « *race guerrière et envahissante [de grands dolichocéphales blonds] [...] toujours attirée par les pays du soleil et du vin [...]*⁷⁰ » –, personne ne douta que la vallée de l'Indus avait bel et bien été envahie, provoquant du même coup le déclin des Harappéens. Tout le monde était d'accord avec ce scénario, depuis les autorités les plus académiques tel Vere Gordon Childe (1892-1957), archéologue mondialement connu, entre autres pour ses travaux sur le site orcadien de Skara Brae :

[...] la civilisation [harappéenne] fut détruite par des envahisseurs barbares et les villes occupées par des étrangers illettrés⁷¹.

jusqu'aux auteurs marginaux les plus populaires, comme James Churchward (1852-1936), promoteur du fabuleux continent de Mu :

Il y a 5000 ans environ, une race d'Aryens descendit en Inde des vallées sauvages de l'Hindou Koosh et des hautes montagnes environnantes. [...] Bientôt, ces Aryens [...] chassèrent leurs bons maîtres du pays et les repoussèrent jusque dans les montagnes aux neiges éternelles⁷².

⁶⁸ Sur le rôle de Max Müller dans le développement des études védiques, voir Gossart, 2019-2020, t. II, p. 31-32.

⁶⁹ Lung, 2006.

⁷⁰ Boule, 1921, p. 347.

⁷¹ Childe, 1953, p. 247.

⁷² Churchward, 1972, p. 287-288.

Les textes classiques eux-mêmes semblaient confirmer ce scénario, de nombreux passages mettant en avant la brutalité guerrière des Ārya. Ainsi le *Ṛg-veda* :

Chantez cet Indra qui, dans les combats, porté sur un char, renverse ses ennemis par le choc de ses coursiers.

[...]

Au milieu des hennissements (des chevaux), des cris, des souffles haletants, Indra gagne de (glorieuses) dépouilles. [...]

(Ṛg-veda, 1.1.5.4, 1.2.11.16⁷³)

Il faut dire aussi qu'à une certaine époque, la notion d'invasion était fort à la mode, et constituait l'argument favori lorsqu'il s'agissait d'expliquer les périodiques bouleversements qui affectent les civilisations. L'argument de l'invasion aryenne destructrice ne choquait donc pas grand-monde. Aujourd'hui, cette théorie est encore en vigueur, mais avec une nuance de taille. L'indologue belge Koenraad Elst résume ainsi la position des pro-invasionnistes :

[Pour ces chercheurs], [d]ans le cas de l'invasion aryenne, le résultat final est clairement que l'Inde du Nord s'est aryanisée. La langue des Aryens a marginalisé ou remplacé toutes les autres. Dans une variante populaire de la théorie, ils ont même réduit les indigènes à un assujettissement permanent par le système des castes. Ainsi, qu'il y ait eu ou non une conquête aryenne destructrice, le résultat fut en tout cas l'humiliation de la culture indigène et l'élimination de la langue indigène dans la plus grande partie de l'Inde. Il est donc tout à fait raisonnable d'appeler un tel développement une « invasion » et de parler du paradigme dominant sous le nom de « théorie de l'invasion aryenne »⁷⁴.

Si nous voulons conserver le terme d'invasion pour qualifier ce mouvement de population qui aurait amené les Ārya dans la vallée de l'Indus, il nous faut modifier quelque peu la définition de l'invasion telle que présentée plus haut, en y retranchant le qualificatif « belliqueuse ». Car les travaux de terrain ont clairement montré la rareté, sinon l'absence, de traces guerrières. On chercherait vainement les monceaux de cadavres, les corps meurtris par la flèche et par l'épée, les murs calcinés, les armes abandonnées, les vestiges de chars. On a certes retrouvé des squelettes dans les ruines de Mohenjodaro. Entiers ou fragmentaires, adultes des deux sexes et enfants, ils sont au nombre de trente-sept⁷⁵. Ils ont été découverts dans différentes zones d'habitation, dont une pièce d'une maison pour treize d'entre eux et les marches d'un escalier pour quatre autres⁷⁶. Par contre, aucune de ces dépouilles n'a été localisée dans la partie haute de la ville. L'absence d'armes à leurs côtés renforce l'idée qu'il ne s'agit pas de victimes de combats. Selon toute vraisemblance, ces squelettes relèvent de différentes couches archéologiques et donc de différentes périodes, mais les méthodes de fouilles mises en œuvre à l'époque n'ont pas permis d'apporter plus de précisions. En outre, la disposition

⁷³ Langlois, 1984.

⁷⁴ Elst, 2007, ch. 1. [Ma traduction]

⁷⁵ M. A. Halim en recense trente-huit. [Halim, 1989, p. 204] Cette légère distorsion est peut-être due à la manière de réassembler les fragments de squelettes.

⁷⁶ Halim, 1989, p. 204.

irrégulière des squelettes est peut-être due à une inondation qui a balayé les cadavres dans un coin de rue et les a abandonnés ici et là. (Les inondations catastrophiques ne sont pas rares dans la région, ainsi qu'en a témoigné une récente actualité pakistanaise.) Quant à la cause de ces morts, on a bien évoqué des incursions sporadiques de hors-la-loi, mais on penche généralement pour une épidémie, peut-être le paludisme, laquelle aurait également participé à l'effondrement de la civilisation harappéenne⁷⁷.



Figure 18. Quelques-uns des squelettes de Mohenjo-daro, localisés respectivement en zones HR et DK. (George Dales⁷⁸)

La thèse retenue aujourd'hui par la majorité du monde académique (ceux que j'appelle les « orthodoxes ») est que l'arrivée des Aryens dans la vallée de l'Indus se serait faite en douceur. En conséquence, à l'ancienne dénomination d'*Aryan Invasion Theory* (AIT), on préfère maintenant l'expression d'*Aryan Migration Theory* (AMT). Mais cela suppose que les autochtones ainsi envahis n'aient opposé aucune résistance – ou, à tout le moins, une timide résistance de principe –, et aient accepté sans trop broncher de se voir déposséder de leurs territoires. Certes, il est communément admis que les Harappéens n'avaient pas la fibre guerrière ; mais étaient-ils pour autant pacifistes au point de tendre ainsi les deux joues à leurs nouveaux maîtres⁷⁹ ? La question ne se pose évidemment plus à partir du moment où l'on accepte l'idée qu'Aryens et Harappéens ne formaient qu'un seul peuple. Et dès lors que l'hypothèse de l'invasion pacifique peut laisser sceptique, la voie du révisionnisme offre une alternative intéressante. Une alternative apparemment confirmée par des analyses effectuées sur des dents et ossements prélevés dans un des cimetières (R37) de Harappa. Ces analyses mettent en évidence une continuité biologique entre 4500 et 800 AEC. On peut en conclure qu'il n'y aurait eu aucune arrivée importante de population étrangère entre ces deux dates, ce qui exclut toute invasion, aryenne ou autre, au II^e millénaire⁸⁰. Mais – toujours ce fichu « mais » – une autre étude, publiée en 2019 dans la revue *Science*, dit (presque) tout le contraire.

⁷⁷ Parpola, 2012, p. 5.

⁷⁸ Dales, 1964.

⁷⁹ On se pose toujours la question de savoir si le pouvoir harappéen était civil, religieux ou militaire. Il semble en tout cas que l'option militaire doive être écartée, compte tenu des faibles quantités d'armes retrouvées, et en dépit de l'existence de murailles entourant les cités. Il est par ailleurs remarquable de constater la rareté des références artistiques à la guerre, et l'absence de tout monument ou objet évoquant un succès militaire. Selon une hypothèse couramment retenue, le pouvoir était partagé entre les élites du commerce et de la religion.

⁸⁰ Larsen, 2015, p. 374.

Entre autres conclusions, elle met en évidence un déplacement de populations harappéennes vers le sud-est du sous-continent au début du II^e millénaire AEC. Lors de cette migration, les Harappéens se mélangèrent avec un peuple primo-indien pour former la population encore présente dans le Sud aujourd'hui. À peu près à la même époque, on note l'arrivée, dans le nord cette fois, de pasteurs provenant d'Asie centrale et formant, avec les Harappéens restés sur place, la population ancestrale de l'Inde du Nord⁸¹. Une fois de plus, voilà les deux adversaires dos à dos, prêts pour le prochain duel.

Un portrait plutôt flou

Une autre piste de réflexion va nous amener à l'analyse des données fournies par la linguistique, à commencer par l'examen du lexique du proto-indo-européen, ancêtre du sanskrit védique. Je ne m'étendrai pas ici sur l'histoire de la découverte de cette langue-mère, et me contenterai d'en résumer les éléments utiles à notre propos⁸².

C'est sur la base des travaux de l'Anglais William Jones (1746-1794) et de ses prédécesseurs qu'au XIX^e siècle, les linguistes développèrent et mirent en place le concept d'une langue primordiale (*Ursprache*) reconstituée, à l'origine du sanskrit et de l'avestique, du grec, du celtique et du gotique, toutes langues baptisées « indo-européennes »⁸³. On donna assez logiquement à cette hypothétique langue-mère le nom d'« indo-européen primitif » ou « proto-indo-européen » – couramment abrégé PIE.

Parallèlement aux recherches linguistiques qui se poursuivent encore aujourd'hui, les archéologues ont tenté, mais en vain, de trouver trace des locuteurs du PIE, ancêtres des Ārya. Alors, à défaut de beaux objets à étiqueter dans des vitrines, les spécialistes en paléontologie linguistique ont analysé le vocabulaire de différentes langues afin d'y puiser des indices sur le mode de vie des Indo-Européens. Étaient-ils, comme le pensent un grand nombre de chercheurs, des éleveurs nomades ? Si cette hypothèse se trouvait confirmée, les Ārya se démarqueraient franchement des Harappéens agriculteurs, et l'hypothèse aryo-harappéenne pourrait être jetée aux oubliettes. Par contre, la démonstration d'un peuple indo-européen agriculteur irait évidemment dans le sens des révisionnistes. Mais là non plus, la recherche n'a guère été couronnée de succès, les linguistes ne s'accordant pas sur des conclusions communes. Les travaux menés par la linguiste Kathrin Susanne Krell, de l'université canadienne d'Ottawa, montrent bien les difficultés à cerner précisément ce mode de vie⁸⁴. En effet, si on retrouve effectivement, dans le vocabulaire du PIE reconstitué, des éléments typiques du mode de vie pastoral (**ekwos* cheval, **gwou* vache, **aigi* chèvre, **kwon* chien...⁸⁵), d'autres termes par contre relèvent bien du domaine agricole (**puro* blé, **meli* millet, **gherzd* orge, **lino* lin...). Bref, aujourd'hui, l'on ne sait toujours pas avec certitude si ces peuples étaient plutôt pasteurs nomades, agriculteurs sédentaires ou agro-nomades. Et par voie de consé-

⁸¹ Narasimhan et al., 2019.

⁸² Sur l'histoire de la découverte de cette langue-mère, voir Gossart, 2019-2020, t. II, p. 10-26.

⁸³ Aujourd'hui, on estime à environ 445 le nombre de langues indo-européennes vivantes descendant du PIE, dont, par ordre décroissant du nombre de locuteurs, l'espagnol, l'anglais, l'hindi, le portugais, le bengali, le russe, le pendjabi, l'allemand, le français et le marathi.

⁸⁴ Krell, 1994.

⁸⁵ Dans le système de notation conventionnelle, l'astérisque signale une racine ou un phonème théorique, c'est-à-dire reconstruit, mais pas nécessairement présent dans des langues connues.

quence, on ne s'accorde pas davantage sur le milieu naturel dans lequel ils exerçaient leurs activités, steppe froide des nomades ou climat tempéré favorable aux agriculteurs. Comme le constate le préhistorien J. P. Mallory,

l'image fournie par le lexique reconstitué n'est pas très instructive en ce qui concerne l'environnement physique des locuteurs de la langue ancestrale, bien que suffisamment d'érudits aient tenté d'exploiter les minces preuves disponibles, en vue de déterminer le lieu précis (ou le type de lieu) habité par les Proto-Indo-Européens⁸⁶.

Cela n'empêche pas certains chercheurs d'avoir une opinion bien arrêtée sur le sujet. Ainsi, pour le grand archéologue, historien et linguiste pakistanais Ahmad Hassan Dani (1920-2009), la population mise en scène dans le *R̥g-veda* était « *totalelement rurale, et non pas nomade, certainement agricole et vivant dans de petits villages*⁸⁷ ».

Mais pour ceux qui ne se décideraient pas à se ranger dans l'un ou l'autre camp, le mieux est peut-être de constater, avec l'archéologue anglais Stuart Piggott (1910-1996) qu'« *[à] vouloir prendre les preuves linguistiques au pied de la lettre, on en vient à conclure que les premiers locuteurs indo-européens connaissaient le beurre mais pas le lait, la neige et les pieds mais pas la pluie ni les mains*⁸⁸. »

Avant de conclure ce chapitre consacré aux descriptions de l'environnement naturel des Ārya, il me faut mentionner un dernier point en faveur de la théorie migratoire. En effet,

[I]l manque de familiarité [des textes védiques] avec la flore et la faune [harappéennes] est une autre indication d'une migration [des Ārya]. Le riz, par exemple, ne leur était pas connu au départ, bien qu'il ait été cultivé sur certains sites harappéens. Parmi les animaux sauvages, [...] le tigre ou le rhinocéros sont tous deux absents dans le R̥g-veda, alors qu'ils sont fréquemment représentés sur les sceaux harappéens⁸⁹.

La question des villes

Considérons comme plausible l'assimilation des Harappéens aux Ārya. Dans ce cas, la société aryenne devait nécessairement présenter une solide composante citadine puisque, rappelons-le, les Harappéens avaient développé un réseau de cités sophistiqué, très en avance sur son temps. Il ne reste donc plus qu'à trouver les preuves de cette composante citadine des Ārya. Et cela, c'est une tout autre affaire, autrement difficile à traiter que le simple fait de démontrer que nos Ārya s'adonnaient, au moins un petit peu, à l'agriculture. Dans mon essai de 2019-2020, j'avais présenté quelques arguments en faveur d'une société aryenne capable de concevoir des constructions permanentes, pour l'essentiel la découverte de la culture de Sintashta (ou Sintashta-Arkaim, du nom des deux sites principaux)⁹⁰. Localisée au sud-est de l'Oural et datée de 2100 à 1800 AEC, cette culture fait partie de l'horizon archéologique d'Andronovo

⁸⁶ Mallory & Adams, 2006, cité in Pandey, 2021, ch. "The Aryan Invasion". [Ma traduction]

⁸⁷ Khan, interview, 1998. [Ma traduction]

⁸⁸ Cité in Demoule, 2014, p. 594.

⁸⁹ Thapar, 2003, p. 113. [Ma traduction]

⁹⁰ Gossart, 2019-2020, t. II, p. 38-39.

lequel serait, dans l'hypothèse de l'origine kourgane des Indo-Européens, le point de départ de la migration aryenne. Or, parmi les caractéristiques principales de cette culture de Sintashta figurent la métallurgie du bronze, l'utilisation de chars de combat à deux roues à rayons – les plus anciens découverts à ce jour – et... la construction de cités fortifiées de forme circulaire.

En théorie, les Ārya auraient donc pu acquérir les techniques de construction « en dur »... mais la démonstration s'arrête là car, hormis quelques passages du *Ṛg-veda* faisant référence à des forteresses – les Ārya en seraient d'ailleurs les destructeurs plutôt que les bâtisseurs –, il n'y a rien dans la littérature védique qui décrive la société harappéenne dans toute sa complexité. Ainsi que le résume l'archéologue indienne Romila Thapar (une des bêtes noires préférées des révisionnistes),

Figure 19. Structure d'une cité fortifiée d'Arkaim. (S.A. Grigoryev)

*[I]e Rig-Veda [...] ne fait pas référence au travail non familial, ni même à l'esclavage, ni à l'organisation de ce travail pour la construction de structures urbaines. Il n'y a aucune référence aux différentes facettes ou éléments d'un système d'échange, tels que les centres de production artisanale, les poids et mesures complexes et gradués, les formes de conditionnement et de transport, ou les priorités associées aux catégories d'échange. Les rituels ne sont pas pratiqués dans des lieux rituels permanents tels que des bassins ou des bâtiments*⁹¹.

Sarasvatī, l'eau de la discorde

Toujours à la recherche de preuves confortant leurs théories, les révisionnistes ont analysé les descriptions géographiques présentes dans les *Veda*, et plus spécialement les données hydrographiques. Et parmi celles-ci, « L'hymne aux rivières » du *Ṛg-veda* est fréquemment cité. On y trouve en effet une énumération des cours d'eau de la région occupée par les Harappéens :

O Gangâ, Yamouna, Saraswatî, Soutoudrî, avec la Parouchnî, écoutez mon hymne. O Maroudvridhâ avec l'Asicknî et la Vitasthâ, ô Ardjîkiyâ avec la Souchomâ, entendez-nous.

*O Sindhou [*c.-à-d. l'Indus], tu mêles d'abord tes flots rapides à ceux de la Trichtâmâ, de la Râsa, de la Swétî, de la Coubhâ ; tu entraînes, à mon préjudice, sur le même char que toi, la Gomatî et la Croumou.*

(*Ṛg-veda*, 8.3.4.5-6⁹²)

Les Ārya connaissaient donc bien la géographie du pays des Harappéens. Michel Dani-
no souligne à ce propos qu'il n'est fait mention dans le *Ṛg-veda* d'autre géographie que

⁹¹ Thapar, 2003, p. 110.

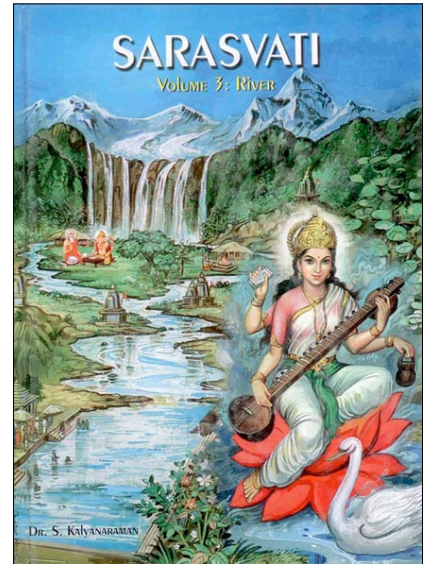
⁹² Langlois, 1984.

celle de l'Inde du Nord⁹³. Et les révisionnistes d'en conclure (dans une version minimaliste) que les Ārya entretenaient des contacts réguliers avec les habitants de l'Indus, ou (dans une version maximaliste) qu'Ārya et Harappéens ne faisaient qu'un seul et même peuple. Ces arguments d'ordre géographique appellent toutefois deux commentaires. D'abord, le fait – indéniable – que les Ārya connaissaient bien la géographie du pays n'a rien de si remarquable. Dans l'hypothèse d'une invasion aryenne au début du deuxième millénaire, il a suffi de quelques décennies d'occupation pour explorer à fond le territoire conquis et pour en intégrer certaines données dans le *Ṛg-veda*. Ensuite, l'affirmation selon laquelle les éléments géographiques mentionnés dans le *Ṛg* concernent exclusivement l'Inde du Nord doit être pour le moins nuancée, ainsi que nous le verrons dans un instant.

Figure 20. Les cours d'eau mentionnés dans le *Ṛg-veda* (en capitales) et dans l'Avesta (en minuscules). (D'après Chakrabarti, 2014, p. 68)

Parmi les cours d'eau cités ci-dessus, un nom en particulier est régulièrement mis en avant par les chercheurs : la Sarasvatī. Située à l'est de l'Indus, elle n'apparaît pourtant sur aucune carte actuelle et pour cause : la Sarasvatī, que certains considèrent toujours comme mythique, se serait progressivement asséchée au deuxième millénaire AEC, à mesure que naissait dans cette région l'actuel désert du Thar. Officiellement disparue de la surface de la terre, la Sarasvatī a survécu dans la mémoire collective en tant que déesse de la sagesse et des arts.

Figure 21. Le troisième tome d'une série consacrée à Sarasvatī, déesse des arts, de la connaissance, de la musique et de la parole⁹⁴. Sur la couverture de ce volume traitant de Sarasvatī-rivière, la déesse aux quatre bras tient un livre et joue d'une sorte de luth, la *vīṇā*. Elle est assise sur une fleur de lotus et est accompagnée de sa monture le cygne, blanc comme le vêtement de la déesse.



En plus d'être un cours d'eau disparu et une avenante déesse, Sarasvatī est synonyme d'affrontement entre les orthodoxes et les révisionnistes. En effet, l'un des points d'ancrage de l'hypothèse aryo-harappéenne est l'analyse de textes classiques mentionnant le fleuve Sarasvatī, souvent identifié à l'actuel cours d'eau saisonnier Ghaggar-Hakra, et dans la vallée duquel les Ārya se seraient établis à leur arrivée dans le pays. Ainsi peut-on lire dans le *Mahābhārata* :

⁹³ Danino, 2006, ch. "La tradition indienne".

⁹⁴ Kalyanaraman, 2003.

*Les grands ascètes, conduits par le meilleur des Bhṛgu [*un descendant d'un sage célèbre], établirent leur campement de chaque côté de la Sarasvatī.
(Mahābhārata, Livre V, vol. 1⁹⁵)*

Or ce fleuve n'avait, dans les temps védiques, rien d'un cours d'eau maigrichon :

*Elle [Sarasvatī], telle une laboureuse de racines (une laie) avec ses grognements, a brisé le dos des montagnes avec ses vagues puissantes.
(Ṛg-veda, VI.61.2⁹⁶)*

Et encore :

Elle a coulé dans son élan, avec sa puissance [?] – Sarasvatī est un contrefort, une forteresse de métal. Poussant en avant toutes les autres eaux par sa grandeur, la rivière conduit comme une femme cocher.
Seule parmi les rivières, Sarasvatī apparaît limpide, alors qu'elle brille depuis la montagne jusqu'à la mer. [...]
(Ṛg-veda, VII.95.1-2⁹⁷)*

À une certaine époque, la Sarasvatī était donc un fleuve puissant qui prenait sa source dans les montagnes et coulait jusqu'à la mer. Toute la question est de déterminer quand il s'est asséché. Les textes ne mentionnant évidemment aucune date, il faut chercher ailleurs. Nous pouvons ainsi nous référer aux travaux menés sur le site de Kalibangan. Il est situé en Inde, au Rajasthan plus précisément, sur la rive gauche de la Ghaggar-Hakra. Outre les fouilles proprement dites, deux types de travaux menés à Kalibangan doivent retenir notre attention, D'une part, des datations par carbone 14 ont montré que le site avait été abandonné aux alentours de 2000-1900 AEC⁹⁸. D'autre part, les travaux menés par l'hydrologue Robert Raikes permettent d'établir que cet abandon est dû à l'assèchement de la Sarasvatī, à la suite semble-t-il du blocage de son lit, lors de mouvements tectoniques himalayens⁹⁹. Par conséquent, si nous retenons les résultats conjoints des analyses par carbone 14 et des travaux de Raikes, il faut en conclure que le *Ṛg-veda*, qui souligne expressément la force du fleuve, est antérieur au II^e millénaire AEC, bien avant l'arrivée officielle des Ārya dans la vallée de l'Indus et bien avant la date de composition du *Ṛg-veda* généralement retenue, soit ca.1200 AEC¹⁰⁰. On pourra objecter que ce raisonnement ne tient la route que si l'on admet la réalité historique des événements relatés dans le *Ṛg-veda*. Pour des raisons trop longues à exposer ici mais que j'ai détaillées dans mon essai précité, on peut retenir, à titre d'hypothèse et dans ce contexte particulier, l'interprétation historique (évhémériste) des textes¹⁰¹. En l'occurrence, il ne s'agit d'ailleurs que d'emboîter modestement le pas à nombre d'in-

⁹⁵ Péterfalvi, 1985, p. 359.

⁹⁶ Jamison & Brereton, 2014. [Ma traduction]

⁹⁷ *Ibid.*, 2014. [Ma traduction]

⁹⁸ Lal, 2002, ch. "North-West South Asia". [Ma traduction]

⁹⁹ Raikes, 1968.

¹⁰⁰ Dans le même esprit, d'autres tentatives ont été faites pour dater plus précisément le *Ṛg-veda*. Ainsi, on peut citer celle de l'astronome indien B. G. Sidharth qui, au terme d'une démonstration basée sur des éléments d'astronomie, repousse la composition du *Ṛg-veda* à « seulement » 3000 AEC. [Sidharth, 1997]

¹⁰¹ Gossart, 2019-2020, t. II, p. 20-23.

dologues éminents qui se réfèrent à une tradition historique des *itihāśā* (« légende » en sanskrit) racontées entre autres dans le *Mahābhārata* et le *Rāmāyaṇa*. Enfin, il faut garder à l'esprit que *veda* signifie « savoir », « connaissance ». Selon le maître birmo-indien Satya Narayan Goenka, la traduction littérale en serait « ce qui a été vu », « vu » étant pris dans le sens de connaissance issue de l'expérience, et non pas d'une connaissance intellectuelle¹⁰².

Et puisque nous avons évoqué l'océan dans lequel se jetait la Sarasvatī, il n'est pas inutile de nous poser cette question : dans quelle mesure peut-on opposer Harappéens et Ārya du point de vue de leurs connaissances des choses de la mer ? La position académique la plus radicale est assez claire : alors que la civilisation de l'Indus avait des rapports réguliers avec l'océan¹⁰³, l'absence de références à la mer dans les textes védiques prouve que celle-ci était, sinon totalement inconnue, du moins largement ignorée des Ārya.

Mais en réalité, les choses ne sont pas si évidentes. En effet, certains passages du *Ṛg-veda* font bel et bien allusion à l'océan associé aux rivières. Nous en avons déjà eu un aperçu, et en voici deux autres exemples :

Toutes les offrandes convergent vers Agni, comme les sept jeunes ruisseaux vers la mer. [...]

(Ṛg-veda, I.71.7¹⁰⁴)

*Sa grandeur [*il s'agit d'Agni], ce sont ces (montagnes [*sans doute l'Himalaya]) couvertes de frimas, cet Océan avec ses flots, ces régions (célestes), ces deux bras (qu'il étend). À quel (autre) dieu offririons-nous l'holocauste ?*

(Ṛg-veda, 10.121.4¹⁰⁵)

Ce deuxième extrait, qui paraît évoquer les éléments principaux de l'environnement aryen – montagnes, ciel et océan – peut sembler particulièrement explicite. Toutefois, un contre-argument avance qu'à l'origine, cet « océan » (sanskrit *samudrā*) ne serait rien d'autre qu'une quelconque étendue d'eau douce ou salée¹⁰⁶. Certes, l'association aux rivières puissantes (des fleuves ?) qui s'y jettent ne plaide pas en faveur de cette hypothèse, à la nuance près que, si la mer des Ārya pourrait bien être une mer, rien de permet d'affirmer qu'il puisse s'agir de la mer d'Arabie.

Quoique ces affaires océaniques ne soient pas simples à débrouiller, il faut bien avouer qu'après avoir pris connaissance de ces extraits, on serait en droit de reconsidérer la vision traditionnelle de peuples védiques totalement ignorants des choses de la mer. Mais pour être tout à fait honnête, il faut hélas ajouter que dans le *Ṛg-veda*, *samudrā* peut aussi désigner, non l'étendue marine, mais l'atmosphère car, ainsi que le souligne Alyette Degrâces, « elle est le séjour des eaux célestes »¹⁰⁷. Ainsi par exemple :

¹⁰² Goenka, 2009, p. 81.

¹⁰³ L'existence des nombreuses activités maritimes des Harappéens n'est plus à démontrer. Voir Gossart 2019-2020, t. II, p. 39-40.

¹⁰⁴ Jamison & Brereton, 2014. [Ma traduction]

¹⁰⁵ Griffith, 2004. [Ma traduction]

¹⁰⁶ Demoule, 2014, p. 75.

¹⁰⁷ Degrâces, 1997, p. 878.

Indra, nos chants universels ont augmenté l'étendue de l'océan : toi qui combats avec les guerriers sur un char rapide avec énergie, seigneur, tu es le véritable maître.
(*R̥g-veda*, 1.11.1¹⁰⁸)

Dans cette phrase, rien n'empêche de remplacer « océan » par « atmosphère », le char dont il est question s'accordant d'ailleurs mieux avec un environnement atmosphérique. Mais on ne peut invoquer l'atmosphère à chaque fois, et la notion d'océan peut être retenue dans un nombre significatif de cas ; en fait, tout dépend du contexte. Mieux : le chercheur américain David Frawley avance carrément l'hypothèse d'une origine côtière de la civilisation védique, se basant, non seulement sur les allusions à l'océan dans le *R̥g-veda*, mais aussi sur la nature de dieu Varuṇa¹⁰⁹. Et il est vrai que Varuṇa, importante divinité du panthéon védique, est régulièrement présenté, dans le *R̥g-veda*, en relation avec les eaux :



Figure 22. Le dieu Varuṇa, vue d'artiste. (DR)

Il arrose la terre, Varuna !... par lui, les montagnes se couvrent de nuées... et les rivières brillantes, bien que s'y déversant sans cesse, n'emplissent jamais de leur eau l'océan !

(*R̥g-veda*, 5.85.4 & 6¹¹⁰)

¹⁰⁸ Le Bévillon, 2018-.

¹⁰⁹ Frawley, 2002.

¹¹⁰ Cité in Varenne, 2002, p. 313.

Et pour ceux qui auraient encore quelque doute, précisons que le palais de Varuṇa est situé au fond de l'océan. Le dieu y est entouré de sa parèdre et de quantité d'animaux aquatiques.

À sa clochette, on connaît la brebis

(Proverbe des alpages)

Tout cela est bel et bon mais, pour l'autre camp, celui des orthodoxes, la Sarasvatī ne doit pas être identifiée au Ghaggar-Hakra indien, mais à l'Helmand d'Afghanistan ! Plus précisément, il s'agirait de l'Arghandab, un affluent de l'Helmand, dénommé en avestique iranien « Haraxvaitī », et en sanskrit védique, « Sarasvatī ».

*Le dixième des lieux, le meilleur des pays,
que j'ai créé, moi Ahura Mazdâ,
a été l'Arachosie [*forme hellénisée du « pays de l'Haraxvaitī »], la belle ;
alors, en opposition à cela,
Angra Mainyu rempli de mort
fit les mauvaises actions, inexpiables,
comme l'exposition des cadavres.
(Avesta, Vidēvdād, 1.12¹¹¹)*

Et évidemment, cela change tout ! En effet, pour les adversaires de l'hypothèse aryo-harappéenne, ce n'est plus au bord de la Sarasvatī du Pendjab indien que le *Ṛg-veda* aurait été composé, mais sur les rives de la Sarasvatī afghane. On peut d'ailleurs retrouver trace, dans la littérature – dont le *Ṛg-veda* –, d'un possible séjour des Ārya en Afghanistan, avec par exemple ce passage (pour public averti) mentionnant le Gāndhāra :

*(Disant,) Sentez-moi bien – continuez d'aller plus loin. Ne minimisez pas mes « petites choses » [= parties intimes]. Je suis tout poilu, comme une petite brebis du Gāndhāra.
(Ṛg-veda, I.126.7¹¹²)*

Je dois à la vérité de préciser qu'il existe d'autres traductions plus édulcorées. Ainsi, à une époque d'expression plus pudique, Alexandre Langlois traduisait : « *Daignez me permettre de vous approcher. Ayez pitié de ma faiblesse. Je serai toujours Româsa, c'est-à-dire la brebis des Gandhâras.* » (*Ṛg-veda*, 2.1.5.7¹¹³) Il est vrai que ce passage a toujours posé problème aux traducteurs mais, dans l'immédiat, l'important est pour nous que les différentes versions fassent toutes allusion à l'Afghanistan.

On peut alors en revenir au schéma classique de l'invasion aryenne, à savoir que les Ārya, venus d'Afghanistan, auraient envahi le pays de l'Indus au début du II^e millénaire AEC, et plus précisément la région parcourue par un fleuve qu'ils auraient baptisé Sarasvatī en souvenir du bon vieux temps, lorsqu'ils vivaient en Afghanistan. Et cela peut se comprendre, une caractéristique commune aux deux cours d'eau étant la présence de nombreux plans d'eau. D'ailleurs, en védique, *saras* signifie « lac », « étang »,

¹¹¹ Lecoq, 2016.

¹¹² Jamison & Brereton, 2014. [Ma traduction]

¹¹³ Langlois, 1984.

et *sarasvatī*, « pareil à un lac », « qui forme des étangs »¹¹⁴. De plus, l'Helmand a plus à voir avec les lacs qu'avec la mer puisque, notre rivière s'étant à un moment scindée en deux branches, finit sa course dans les lacs Hamoun-e Helmand et Hamoun-e Puzak. Le lecteur attentif pourrait faire remarquer qu'un lac n'est pas la même chose que la mer mentionnée dans l'extrait du *Rg-veda* cité plus haut (« *Seule parmi les rivières, Sarasvatī apparaît limpide, alors qu'elle brille depuis la montagne jusqu'à la mer* »). La remarque est judicieuse... sauf que le terme sanskrit *samudrá* pourrait n'être rien d'autre qu'une quelconque étendue d'eau douce ou salée, comme l'avancent certains chercheurs¹¹⁵ ou même, tout au moins dans le *Rg-veda*, désigner, non l'étendue marine, mais l'atmosphère, ainsi que nous venons de le voir¹¹⁶.

Castes sur table

Avant de refermer ce volumineux chapitre aquatique, il nous reste un dernier point à évoquer, en rapport avec les castes. Pour mémoire, et en simplifiant à l'extrême – les puristes voudront bien me pardonner de ne pas mentionner les « naissances » *jāti* –, ce système si particulier désigne les différentes catégories composant la société indienne ; catégories caractérisées par leur caractère héréditaire et par la codification de rapports sociaux réciproques définis au sein d'un strict système hiérarchique. Alors que la dénomination « caste » est d'origine occidentale (*casta* en portugais signifie « race », « espèce », « lignée », ou encore « variété »), le terme indien désignant cette structure sociale est *várṇa*, « couleur ».

Traditionnellement, on distingue quatre *várṇa*, soit par ordre décroissant de pureté : 1) l'autorité spirituelle (le clergé – brahmanes [*brāhmaṇa*]), 2) le pouvoir temporel (les guerriers et gouvernants – kshatriya [*kṣatriya*]), 3) la production des richesses (les agriculteurs, les commerçants et certains artisans – vaishya [*vaiśya*]), 4) les serviteurs (petits paysans et artisans – shudra [*śūdra*])¹¹⁷. Cela dit, aux temps védiques, seules les trois premières castes étaient reprises dans le système des *várṇa*, les serviteurs n'ayant pas accès aux sacrements et cérémonies du sacrifice. Ces règles sont décrites dans les *Traité de droit* (*dharmaśāstra*), documents juridiques « qui disent la loi », et qui datent tous du I^{er} millénaire AEC. (Parmi les plus anciens, on peut citer le *Kālpa*, sixième et dernier des *Vedāṅga* – voir le chapitre suivant “Les Veda : une famille unie”.) Et que constate-t-on ? Que ces traités normatifs que sont les *dharmaśāstra*, représentatifs de l'organisation de la société védique, ignorent superbement les métiers de la mer. Certes, ce n'est pas cette constatation qui, à elle seule, mettra un point final au débat, mais il me semblait utile d'au moins mentionner cette absence de référence maritime.

¹¹⁴ Huet, 2016.

¹¹⁵ Demoule, 2014, p. 75.

¹¹⁶ Degraës, 1997, p. 878.

¹¹⁷ À l'opposé de ce que nous connaissons en Occident, les plus élevés dans cette hiérarchie ne sont pas les plus riches. C'est ainsi que les brahmanes ne mangent pas toujours à leur faim car, en raison de leur degré de pureté élevé, ils ne peuvent se livrer à aucune de ces activités qui permettent l'enrichissement. Quant aux « intouchables », désignés par différents noms, dont le terme *pariā*, ils sont bien entendu exclus du système et astreints aux activités qualifiées d'impures, telles la boucherie ou le ramassage des ordures.

Les Veda : une famille unie

Un dernier argument d'ordre philologique doit être porté au crédit des orthodoxes, à propos de l'âge du *Rg-veda*. Comme on a pu le constater, l'hypothèse aryo-harappéenne implique d'en reculer de manière significative la date de composition. Mais c'est ignorer un fait pourtant capital, à savoir que ce vénérable ouvrage n'est pas seul au monde : il fait partie d'un corpus, « les Veda ». Ce corpus, qui rassemble des pratiques et savoirs hérités d'une longue tradition orale, regroupe des textes religieux, composés à partir de ca.1200 AEC ; une date en quelque sorte officielle, car retenue par la plupart des spécialistes, mais parfois contestée. La langue des Veda peut être qualifiée de « sanskrit archaïque », ou tout simplement de « védique », soulignant ainsi les différences conséquentes existant entre cette langue et le sanskrit classique.

Le corpus des Veda comprend :

- le *Rg-veda*, ensemble de 1017 hymnes (1028 si l'on prend en compte les apocryphes), regroupés en 10 sections appelées *maṇḍala* ; daté généralement de ca.1200 AEC (-1500 pour les plus téméraires), il est composé de strophes (*ṛc*), adressées aux divinités ;
- le *Yajur Veda*, recueil de formules sacrificielles (*yajus*), daté par certains du XII^e siècle AEC ; il est traditionnellement subdivisé en « blanc », versifié, et « noir », mélangé de prose ;
- le *Sāma Veda*, collection d'hymnes du *Rg-veda* associés à des mélodies (*sāman*) ;
- À ces trois œuvres, qui constituent le « triple Veda », il faut encore associer l'*Atharva Veda*, quatrième recueil plus tardif composé de formules magiques.

Pour être complet, retenons encore que : - les textes de *mantra* (formules sacrées à caractère magique) contenus dans ces quatre Veda sont désignés par le terme de *saṃhitā* ; - en général, l'ensemble *Yajur-Sāma-Atharva Veda* est globalement daté de la première moitié du premier millénaire AEC.

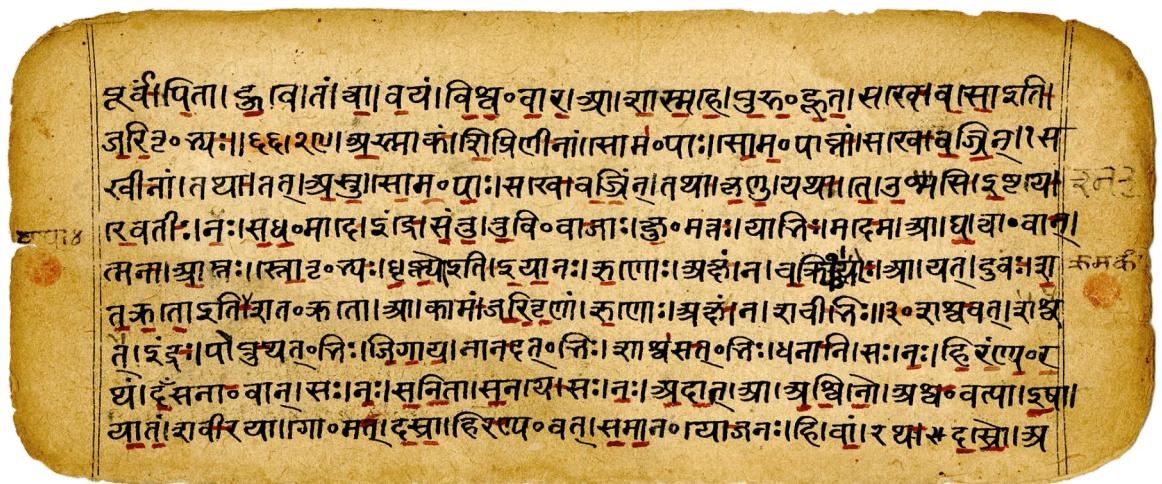


Figure 23. Une page du *Rg-veda*. (British Library, Or 4481, domaine public)

À cet imposant ensemble s'ajoutent encore d'autres ouvrages, parmi lesquels :

- Les *Brāhmaṇa*, textes liturgiques et de rituel, composés peut-être entre les X^e et V^e siècles AEC. On y trouve des instructions sur les cérémonies et des commentaires sur les mythes. Tout comme les *Veda*, ils appartiennent à la révélation. Ils se distinguent les uns des autres par leur rattachement aux différents *Veda*. Par exemple, le *Śatapatha-Brāhmaṇa*, un des plus importants de ces textes, se rattache au *Yajur Veda* ;
- les *Upaniṣad* védiques qui, comme leur nom l'indique, se rattachent à la littérature védique, dont ils constituent le volet spéculatif. Il s'agit d'un enseignement ésotérique, qui ne peut être reçu qu'auprès d'un enseignant qualifié (*upaniṣad* signifie « assis près [du maître] ») ;
- les *Vedāṅga*, ou « appendices du *Veda* », au nombre de six : - *Śikṣā* (la phonétique), - *Chandas* (la métrique), - *Vyākaraṇa* (la grammaire), - *Nirukta* (l'étymologie), - *Jyotiṣa* (l'astronomie et l'astrologie), - *Kālpa* (le rituel).

Et dans les *Kalpasūtra*, il faut encore distinguer les *Śrautasūtra*, qui concernent les rites solennels et les *Smārtasūtra*, qui se rapportent aux rites domestiques.

On le constate : ces textes, et en particulier l'ensemble « triple *Veda* + *Atharva* », forment un corpus cohérent, tant du point de vue du contenu que de la datation. Or, attribuer ainsi une date nettement plus précoce pour le *Ṛg-veda* – rappelons que certains en reculent la composition jusqu'en 3000 AEC, et même encore bien avant pour les plus rebelles – crée un gouffre temporel entre le *Ṛg* et les autres *Veda*, et brise donc ce qui est connu pour être « la continuité entre les *Veda* ».

Cependant, il faut aussi préciser que la source traditionnelle du *Ṛg-veda* est une révélation : la *śruti* (e.a. « audition », « parole révélée »), part de la parole divine recueillie par les Grands Voyants *ṛṣi*¹¹⁸ ; une révélation par définition antérieure, et en quelque sorte opposée au corpus des textes traditionnels *smṛti*, que l'on pourrait qualifier de savoirs de seconde main. Ces textes auraient été compilés par Vyāsa, personnage légendaire par ailleurs auteur pour le moins prolifique du *Mahābhārata* et du *Śrīmad Bhāgavatam*. (En réalité, ce nom de Vyāsa pourrait dési-

Figure 24. L'auteur et compilateur légendaire Vyāsa dictant le *Mahābhārata* au dieu Gaṇeśa (Ganesh). (Domaine public)

gner, non pas une personne, mais une collectivité intellectuelle.) À partir de là, on peut imaginer que cette révélation eut lieu des millénaires avant leur compilation et leur mise par écrit ; hypothèse intellectuellement intéressante, mais relevant, tout au moins pour l'instant, de la simple spéculation.

¹¹⁸ Tardan-Masquelier, 1999, p. 32-33. Dans la tradition brahmanique, ces *ṛṣi* sont au nombre de sept.

La preuve par l'écrit

Le point suivant, et non des moindres, met en scène l'« écriture harappéenne » ; une écriture qui n'en pas une pour certains, et qui demeure une énigme pour tous, les tentatives de déchiffrement ayant toutes échoué (avec des nuances dans l'échec toutefois). Quoique le débat soit loin d'être clos, les indices s'accumulent, toujours plus nombreux, en faveur d'une véritable écriture. On peut ainsi noter que « *le degré élevé de normalisation des signes, la disposition des textes en lignes, et la présence de centaines de séquences de signes récurrents provenant de différents sites indiquent que l'écriture de l'Indus est une écriture réelle*¹¹⁹. »

Au fil des ans, les nombreuses fouilles des différents sites harappéens ont mis au jour une grande quantité d'objets portant des signes regroupés en séquences généralement très brèves. Selon les dernières estimations, le nombre total d'inscriptions recensées dépasse les 6000, dont 4723 proviennent des deux seuls sites de Mohenjo-daro et Harappa. Les plus célèbres des artefacts inscrits sont les sceaux. Ils figurent parmi les premiers objets exhumés, d'abord par l'archéologue anglais Alexander Cunningham à Harappa en 1872 et, plus tard, par l'indologue italien Luigi Pio Tessitori à Kalibangan en 1919. Ils sont de petite taille, généralement de 2 à 5 cm, et le plus souvent carrés. Le recto, qui présente une surface plate, porte des signes et des images – dont beaucoup de représentations d'animaux –, alors que le verso est muni d'une excroissance en forme de bouton, permettant la manipulation. La matière la plus utilisée est la stéatite vitrifiée, mais il en existe également en terre cuite et en métal (argent et surtout cuivre).



Figure 25. Un sceau harappéen typique, muni d'un bouton de préhension à l'arrière. L'animal représenté est une licorne. (Site de Bagasra, au Gujarat¹²⁰)

La plupart des chercheurs s'accordent autour de quelque 400 signes, 417 précisément dans le classement de l'épigraphiste indien Iravatham Mahadevan¹²¹ (1930-2018), considéré comme le « *Grand Old Man of studies of the Indus script*¹²² ». Rappelons en outre que, pour ce genre d'écriture, le nombre de signes est souvent fluctuant selon la manière dont ils sont identifiés, associés et regroupés.

¹¹⁹ Parpola, 2010, p. 7-8. [Ma traduction] Pour une analyse détaillée du sujet, voir Gossart, 2019-2020, t. III, p. 1-19.

¹²⁰ Uesugi, 2018, p. 29.

¹²¹ Mahadevan, 1977.

¹²² Witzel, 2002, p. 1.

Parmi les nombreuses difficultés qui se présentent aux linguistes, une des plus redoutables est certainement le fait qu'ils ignorent à quelle langue cette écriture correspond. Mais puisqu'il faut bien prendre le problème par un bout, c'est le proto-dravidien qui s'est imposé comme langue harappéenne nationale la plus probable. Nationale en effet car, de même que l'on trouve aujourd'hui un éventail de vingt-six langues parlées dans les seules régions du centre et du sud de l'Inde, il existait certainement, à l'époque, des dialectes locaux, limités à la seule expression orale.

Cela dit, du point de vue linguistique, le terme « dravidien » recouvre une réalité complexe. Il désigne en effet un ensemble de langues, regroupées au sein d'une « famille »¹²³, et ayant pour caractéristique principale d'être agglutinantes : elles accumulent, après le radical, des affixes distincts pour exprimer les rapports grammaticaux. Aujourd'hui, ces langues dravidiennes sont parlées essentiellement par les populations de l'Inde méridionale, ce qui représente environ 220 millions de locuteurs ; la plus connue, le tamoul ou tamoul, est présente notamment au Sri Lanka.

Figure 26. Ce tableau illustre toute la diversité des supports d'images et d'inscriptions. En A et B : cachets inscrits provenant respectivement de Mohenjo-daro et de Harappa ; C : tablette en cuivre de Mohenjo-daro ; D : trois petites tablettes inscrites de Harappa ; E : graffiti sur quelques poteries. (D'après Mukhopadhyay, 2019, p. 3)

Mais (le fait n'est pas anodin) le dravidien est également parlé dans des régions plus septentrionales, et jusqu'au Bangladesh, au Bengale et au Népal, ainsi qu'au Baloutchistan, sous une forme régionale particulière, le brāhūī. La persistance de ces poches dravidiennes, et plus particulièrement du brāhūī, plaident en faveur de l'hypothèse dravidienne. Ainsi que le résument les linguistes Asko Parpola & Juha Janhunen, « la présence de mots d'emprunt dravidiens dans le Rigveda (c. 1200-1000 AEC), le plus ancien ouvrage historique préservé de l'Asie du Sud, ainsi que l'existence d'une langue dravidienne septentrionale (brahui) dans la vallée de l'Indus et le Baloutchistan, font du proto-dravidien le candidat le plus probable en tant que langue principale de la civilisation de l'Indus¹²⁴. »



Figure 27. Iravatham Mahadevan. (PTI File Photo, <https://scroll.in>)

À ce constat, j'ajouterai que l'uniformité des séquences de signes dans les inscriptions prouve que nous nous trouvons en présence d'une seule langue ; c'est la langue natio-

¹²³ Le linguiste Joseph Greenberg fait du dravidien une des douze « superfamilles » qu'il a identifiées.

¹²⁴ Parpola & Janhunen, 2011, p. 67. [Ma traduction]

nale utilisée dans l'expression écrite, et que nous supposons être le proto-dravidien. Fort logiquement, cette belle uniformité ne se retrouve toutefois pas dans les comptoirs commerciaux harappéens du Proche-Orient : à côté des classiques séquences présentes dans la vallée de l'Indus, on trouve en effet des séries totalement différentes, conséquence des influences locales.

Une récente étude paraît confirmer un peu plus la piste dravidienne. Réalisée par Bahata A. Mukhopadhyay¹²⁵, informaticienne et chercheuse indépendante indienne, cette étude a pour objet l'examen de certains proto-mots dont l'origine harappéenne probable est confirmée par des preuves historiques et linguistiques, alors que des données archéologiques indiquent que les objets signifiés par ces proto-mots furent principalement produits et utilisés dans la vallée de l'Indus. C'est ainsi, par exemple, que les mots désignant l'éléphant dans la Mésopotamie de l'âge du bronze (comme *pīri* et *pīru*), ainsi que dans la partie hourrite d'une lettre d'Amarna¹²⁶, ou encore le mot « ivoire » *pīruš* présent dans certains documents perses du VI^e siècle AEC, dérivent tous de *pīlu*, « éléphant » en proto-dravidien, lui-même étymologiquement lié au proto-dravidien **pal*, « dent », et à ses formes alternatives (**pel*, **pil*, **pil*). Or, les artisans de l'Indus

Figure 28. Exemple de classification des signes harappéens. (DR)

étaient à l'époque les seuls fournisseurs d'ivoire d'éléphant pour un Proche-Orient friand de ce produit de luxe. C'est ainsi que l'ivoire, de même que le terme d'origine proto-dravidienne le désignant, ont fait ensemble le voyage de la vallée de l'Indus vers le Proche-Orient, comme en attestent ses mentions dans différents documents rédigés en akkadien, en élamite, en hourrite et en vieux persan.

Bien entendu, l'hypothèse dravidienne n'est pas unanimement acceptée, ses adversaires arguant qu'elle est pour l'essentiel basée sur des traditions tamoules trop éloignées dans le temps et dans l'espace. Mais si ce n'est le dravidien, quelle langue les Harappéens pouvaient-ils bien parler ? C'est évidemment le védique, la langue des Ārya, qui vient tout naturellement à l'esprit, et les partisans de l'hypothèse aryo-harappéenne sont, cela va de soi, les premiers à défendre cette théorie. Selon B.B. Lal, les quelques mots dravidiens trouvés dans les *Veda* peuvent s'expliquer par un adstrat, et

¹²⁵ Mukhopadhyay, 2021.

¹²⁶ Les Lettres d'Amarna regroupent un ensemble de correspondances diplomatiques datant principalement du règne du souverain égyptien Akhenaton (règne de 1369 à 1353 AEC). Elles sont rédigées en cunéiforme sur des tablettes d'argile et furent mises au jour à Tell el-Amarna, l'éphémère capitale du pharaon hérétique.

pas nécessairement par un substrat¹²⁷. Et Lal de préciser que « [l]e peuple de Harappa s'est trouvé en contact latéral avec le peuple néolithique du Sud qui, selon toute probabilité, parlait le dravidien¹²⁸. »

La persistance des poches dravidiennes, dont le brāhūī, avancée comme argument par les anti-révisionnistes est de même contestée par B.B. Lal. Et il faut bien avouer que son argumentation peut difficilement être ignorée :

De nombreux érudits contestent pourtant que le brāhūī soit un langage dravidien. Certains avancent même que les populations parlant le brāhūī ont migré vers cette région à l'époque médiévale. De plus, si les soi-disant Harappéens de langue dravidienne avaient été chassés vers le sud de l'Inde, on devrait s'attendre à découvrir des sites harappéens dans cette région. Or, le fait est qu'il n'en existe aucun dans les quatre États de langue dravidienne du Sud de l'Inde, à savoir le Tamil Nadu, l'Andhra Pradesh, le Karnataka et le Kérala ! D'autre part, ce que nous trouvons dans le Sud à cette époque n'est rien d'autre qu'une culture néolithique. Les tenants de l'équation « Harappéen = Dravidien » attendraient-ils de nous que nous acceptions l'idée que les Harappéens, étant chassés dans l'Inde du Sud, y abandonnent aussitôt leurs habitudes urbaines pour adopter un mode de vie de l'âge de pierre ?¹²⁹

Et puisque nous avons donné la parole à B.B. Lal, écoutons-le encore à propos des noms géographiques du nord-ouest du sous-continent :

*Par ailleurs, il a été observé dans le monde entier que lorsque les populations d'origine sont chassées de leur zone d'habitat, certaines des rivières, des montagnes et des villes de cette zone continuent à porter leur nom d'origine. Ainsi, par exemple, même après que les Européens aient achevé la conquête de l'Amérique du Nord et qu'ils aient donné leurs propres noms à leurs localités, comme New York, New Jersey, etc., de nombreux noms de villes et de rivières qui avaient été donnés par les anciens habitants, les Indiens d'Amérique, ont été conservés, par exemple Chicago [**sikaakwa* en langue algonquienne], Massachusetts [**nom d'une tribu algonquienne*] pour les localités, Missouri [**du nom de la tribu*] et Mississippi [**misi-ziibi*, « grand fleuve »] pour les rivières. Mais dans toute la région autrefois occupée par les Harappéens, il n'existe pas un seul nom de rivière, de montagne ou de cité qui puisse revendiquer une origine dravidienne. Pourquoi ? La réponse évidente est que les Harappéens n'étaient pas un peuple de langue dravidienne¹³⁰.*



Figure 29. Cette statuette en bronze, mise au jour à Mohenjo-daro, représente une jeune femme, peut-être une danseuse, aux traits australoïdes. (National Museum, New Delhi)

¹²⁷ Un adstrat est une langue qui en influence une autre sans qu'aucune des deux ne disparaisse, alors qu'un substrat est une langue qui en influence une autre mais est supplantée par celle-ci.

¹²⁸ Lal, 2002, chap. "North-west South Asia". [Ma traduction]

¹²⁹ Lal, 2014, chap. "Myth 2: The Harappians were a Dravidian-speaking people". [Ma traduction]

¹³⁰ *Ibid.*

Avant de clôturer ce chapitre consacré à la langue des Harappéens, intéressons-nous quelques instants aux locuteurs du dravidien, à savoir... les Dravidiens évidemment. Leur origine – et partant, l'origine de la famille linguistique dravidienne – est mal connue. En Inde, ils auraient supplanté des populations proto-australoides parlant des langues munda¹³¹. (Sur les langues munda, voir l'encadré *infra*). À l'appui indirect de cette présence dravidienne dans la vallée de l'Indus, on mentionne couramment une petite figurine en bronze découverte à Mohenjo-daro, représentant une jeune femme aux traits australoides, lesquels caractérisent les populations dravidiennes¹³², et que certains ouvrages qualifient de danseuse.

Des chercheurs insistent aussi sur une prétendue ressemblance entre les Dravidiens et les Dasyu (ou Dāsa selon le contexte, « démon », « serviteur », « sauvage »...), ennemis des Ārya et vaincus par le dieu Indra. Les Dasyu sont en effet décrits comme de couleur noire et au nez aplati, littéralement « sans nez », *a-nas*. L'indologue Eugène Burnouf (1801-1852) remarque à ce propos que la forme du nez est un signe distinctif des classes sociales :

*on l'appelle Indra de la racine Ind, régner, Arya comme les nobles seigneurs du temps, Sousipra, au beau nez, pour distinguer le chef, par ce signe de noblesse, des ennemis au nez aplati, que l'on appelait Dasyous [...]*¹³³.

Toutefois, l'affaire ne se situe peut-être pas tout à fait là, mais un peu en dessous. En effet, selon l'indologue américain Thomas R. Trautmann, cette histoire de nez serait en réalité une histoire de bouche. Car « *la seule référence aux ennemis en tant qu'an-âs, "sans bouche" (c'est-à-dire "de parole défectueuse", ce qui signifie "non raffiné en culture védique", selon la lecture de Sayana* [*un commentateur renommé des Veda] *conforme à*

*l'interprétation culturelle traditionnelle) a été lue comme a-nâs, "sans nez", c'est-à-dire "au nez plat", par Max Müller [...]*¹³⁴. »

Il ne serait alors plus question de la classique différence raciale basée sur l'aspect physique, mais de degré de raffinement culturel ; une interprétation qui va dans le sens de ce que nous avons déjà constaté à propos du qualificatif d'*ārya*, qui renvoie aux notions de qualité, en rapport avec le partage d'une langue, d'un mode de vie et de pratiques religieuses. Et pour en remettre une couche, on peut encore souligner que, outre leur handicap naso-buccal, ces affreux Dasyu étaient dotés de



Figure 30. Une Srilankaise de type dravidien platyrhinien (au nez aplati). (Cliché Jacques Gossart)

¹³¹ a) Cohen & Peignot, 2005, p. 85 ; b) Daniélou, 1983, p. 23-30 ; c) Jones et al., 2015.

¹³² Van Alphen, 1987, p. 8.

¹³³ Cité in Langlois, 1870, p. 31.

¹³⁴ Rapporté in Elst, 2007, ch. 1. [Ma traduction]

« *trois têtes et six yeux* » (*Rg-veda*, 8.5.5.6¹³⁵), ce qui ne facilite pas leur identification aux pauvres Dravidiens.

Selon l'historien et philosophe srilankais Ananda K. Coomaraswamy (1877-1947), les Dravidiens présenteraient des similitudes avec les populations prédynastiques égyptiennes et auraient été partie prenante dans l'épanouissement d'une grande civilisation proto-indo-méditerranéenne, qui s'étendait de l'Espagne jusqu'au Gange avant le troisième millénaire¹³⁶. Pour Pierre Carnac, nom de plume de l'historien roumain Doru Todericiu, « *le nom même de Dravidiens est très ancien. [...] Il nous semble tout à fait vraisemblable qu'ait existé une très ancienne et très étendue civilisation proto-indo-méditerranéenne dont, peut-être, les Sumériens ne représentaient qu'une brillante branche collatérale*¹³⁷. » Dans cette hypothèse, le lieu d'origine des Dravidiens pourrait être la Libye, avec une extension dans le Sud de l'Europe et en Égypte prédynastique. La linguiste Liliás Homburger abonde en ce sens lorsqu'elle écrit qu'« *[e]n ancien égyptien les hiéroglyphes sont du type de ceux de la civilisation de l'Indus [...] [et] le suffixe dental du perfectif des langues dravidiennes se retrouve en ancien égyptien*¹³⁸. »

Les langues munda

Les langues munda, dont les plus connues sont le mundari et le kolh, sont classiquement rattachées à la famille des langues austroasiatiques. Quoique leur origine soit encore discutée, l'hypothèse la plus courante les fait venir de l'est du sous-continent indien, et on s'accorde sur le fait qu'elles eurent une influence sur le sanskrit et les langues dravidiennes. Les langues munda, qui sont aujourd'hui parlées dans le centre et le centre-est de l'Inde, auraient eu une aire d'extension bien plus importante par le passé. Certains ont cru en trouver « *la trace, de l'île de Pâques [...] jusqu'à Madagascar [...], et de la Nouvelle-Zélande [...] jusqu'au Panjab [...]*¹³⁹ ». Selon Pierre Carnac, « *des rapprochements sensibles entre la civilisation des peuplades Munda et les coutumes culturelles des Pygmées, font de ces derniers une véritable branche déchuée d'un même grand groupe ethnique [...]. [L]es groupes humains parlant les langues Munda constituèrent certainement l'univers commun le plus étendu jamais connu sur la surface du globe*¹⁴⁰. » Signalons pour terminer cette particularité des langues munda qui devrait interpeller nos contemporains : elles ne font pas de distinction entre masculin et féminin, mais entre « animé » et « inanimé ».

Selon d'autres spécialistes, cette vaste communauté proto-indo-méditerranéenne devrait même être étendue à l'Afrique saharienne tout entière, avec le proto-Sahara comme lieu d'origine des Dravidiens, entre 9000 et 6000 AEC¹⁴¹, et avec des ancêtres connus sous le nom de Capsiens. À l'appui de cette hypothèse afro-dravido-harappéenne, on peut ainsi mettre en évidence les similitudes relevées entre des signes proto-sahariens, harappéens et égyptiens¹⁴² ; une constatation qui pourrait être une

¹³⁵ Langlois, 1984.

¹³⁶ a) Carnac, 1982, p. 32-36 ; b) Daniélou, 1983, p. 29.

¹³⁷ Carnac, 1982, p. 33.

¹³⁸ Homburger, 1965-1966, p. 385.

¹³⁹ Bory et al., 1963, cité in Daniélou, 1983, p. 23.

¹⁴⁰ Carnac, 1982, p. 32.

¹⁴¹ Winters, 2018, p. 4.

¹⁴² Winters, 2012, p. 1220.

base possible pour aborder le déchiffrement des signes harappéens. Finalement, cette extension du complexe indo-méditerranéen au proto-Sahara n'a rien de si surprenant, à partir du moment où l'on adhère aux théories de Cheikh Anta Diop (ce que tout le monde n'est pas prêt à faire), qui établit entre autres des similitudes entre l'égyptien pharaonique et le valaf, langue d'un peuple établi en Afrique de l'Ouest, au Sénégal principalement¹⁴³.

Sortir du cadre ?

Avant de tenter un bref bilan de cette si complexe affaire aryo-harappéenne, je dois attirer l'attention sur deux faits importants. Premièrement, cette controverse n'est pas qu'une question historique, qui n'intéresserait que les seuls historiens et autres amoureux du passé indien : elle s'inscrit dans l'actualité d'un pays en pleine évolution, dont elle constitue un des éléments de base. Deuxièmement, si l'on veut saisir pleinement la complexité du problème, il faut prendre en compte le point de vue des Indiens, différent du point de vue occidental en ce sens qu'il est holistique, et intègre tous les éléments : politiques, sociologiques, mais aussi religieux.

Après avoir pris connaissance des écrits, actions et réactions des uns et des autres, on a la nette l'impression d'assister à la confrontation de deux partis irréconciliables, campant farouchement sur leurs positions et bien décidés à ne pas céder un pouce de terrain à l'adversaire. C'est qu'en effet, l'idéologie s'invite plus ou moins discrètement dans les débats, et l'on sait que cette composante idéologique favorise la radicalisation. Ainsi, les révisionnistes sont-ils portés par un sentiment nationaliste en plein essor ; un sentiment amplifié par le souvenir des exactions de l'occupant anglais, à commencer par les activités de zélés missionnaires chrétiens déterminés à « diviser pour convertir », selon le mot attribué à Robert Caldwell (1814-1891), membre éminent de l'influente London Missionary Society. La situation est sans doute moins tendue dans l'autre camp, mais pas totalement apaisée pour autant, nombre d'orthodoxes, occidentaux mais aussi indiens, subissant encore l'influence des idées colonialistes des siècles passés.

Ajoutons enfin que la question aryenne déborde régulièrement de son cadre, s'invitant dans d'autres débats et servant d'argument dans d'autres problématiques sensibles, pour ne pas dire explosives. Pour ne prendre qu'un exemple, la supposée invasion aryenne justifierait « *l'idéologie politique des partis dravidiens du Tamil Nadu [un État de l'Inde du Sud] qui soutiennent que la culture tamoule était "pure" jusqu'à ce qu'elle soit souillée par le sanskrit des envahisseurs aryens*¹⁴⁴. »

Cela dit, cette affaire aryo-harappéenne présente également des aspects positifs : cette situation d'opposition bien marquée est source d'émulation dans les deux camps, laquelle débouche sur la parution régulière d'articles et autres essais. C'est tout bénéfique pour l'avancement des connaissances. Cela dit, il est dommage que les deux parties ne se parlent pas davantage. Et lorsqu'elles le font (ce qui doit quand même arriver de temps à autre), le murmure de leurs échanges est couvert par le vacarme des querelles.

¹⁴³ Diop, 1979, p. 231-335.

¹⁴⁴ Rajaram, 2012. [Ma traduction]

En résumé, les arguments avancés par les orthodoxes forment un ensemble plutôt cohérent, alors que ceux des révisionnistes se présentent en ordre plus dispersé, notamment au niveau du degré de marginalité des hypothèses, des plus sages aux plus folles. Au final, si l'on fait le décompte des arguments des uns et des autres, la balance pencherait plutôt en faveur des orthodoxes... tout au moins pour l'instant.

« La bêtise, c'est de conclure », aurait un jour écrit Gustave Flaubert. Dans le cas qui nous occupe, ce serait peut-être la solution la plus adéquate. Je ne me résoudrai toutefois pas totalement à cette extrémité, lui préférant la pensée de cette « grande âme » (*mahātmā*) que fut Gāndhī :

*Chacun a raison de son propre point de vue,
mais il n'est pas impossible que tout le monde ait tort*¹⁴⁵.

Une réflexion pleine de sagesse... et de potentialités.

Sur l'auteur de cet article



Cofondateur et secrétaire général de Kadath, Jacques Gossart a publié de nombreux livres et articles sur l'origine des civilisations, dont • *La longue marche du svastika*, • *Les Atlantes, hier et aujourd'hui*, • *Aux origines de la Chine*, • *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*.

¹⁴⁵ Gāndhī, s.d.

Bibliographie

- Civilisations anciennes du Pakistan*, Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, 1989.
- L'hindutva, qu'est-ce à dire ?*, séminaire "L'avenir de l'Inde, entre intérêt national et aspirations régionales et mondiales", Fondation Res Publica, 9 septembre 2020.
- "Archaeologist B.B. Lal passes away", *The Hindu*, www.thehindu.com, September 10, 2022.
- ANGOT Michel, *Histoire des Indes*, Paris, Les Belles Lettres, 2017.
- BENNETT John G., "The Hyperborean Origin of the Indo-European Culture", *Journal of Systematic*, Vol. 1, No. 3, December 1963.
- BERGIER Jacques & Paul CHWAT, "Les rumeurs du désert de Gobi", *Kadath*, 14, 1975.
- BORY J.B., S.A. COOK & F.E. ADCOCK, *Cambridge History of India*, London, Cambridge University Press, 1963.
- BOULE Marcellin, *Les hommes fossiles, Éléments de paléontologie humaine*, Paris, Masson et Cie, Éditeurs, 1921.
- CARNAC Pierre, "Un peuple à réinventer : les Pélasges (3ème partie)", *Kadath*, 47, 1982.
- CHAKRABARTI Dilip K., *I.4. India of the Vedic Texts* in Chakrabarti & Lal, *History of Ancient India*, 2014.
- CHAKRABARTI Dilip K. & Makkhan LAL (Eds), *History of Ancient India, Volume III, The texts, Political History and Administration Till c. 200 BC*, New Delhi, Vivekananda International Foundation, Aryan Books International, 2014.
- CHEVALIER Jean & Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, coll. Bouquins, 1982 (1969).
- CHILDE V. Gordon, *L'Orient préhistorique*, Paris, Payot, 1953.
- CHURCHWARD James, *Le monde occulte de Mu*, Paris, Éditions J'ai Lu, 1972.
- COHEN Marcel & Jérôme PEIGNOT, *Histoire et art de l'écriture*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2005.
- DALES George F., "The Mythical Massacre at Mohenjo-Daro", *Expedition Magazine*, 6.3, 1964.
- DANIÉLOU Alain, *Histoire de l'Inde*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1983 (1971).
- DANINO Michel, "L'invasion qui n'a jamais eu lieu", extrait de *L'Inde et l'invasion de nulle part, Le dernier repaire du mythe aryen*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.
- , "The Horse and the Aryan Debate", in Chakrabarti & Lal, *History of Ancient India*, 2014.
- DE BECKER Raymond, "L'aventure spirituelle de Sri Aurobindo", *Planète*, 27, 1966.
- DEGRÂCES Alyette, "Les origines, de la religion védique aux Upaniṣad", in Lenoir & Tardan-Masquelier, *Encyclopédie des religions*, 1997.
- DEMOULE Jean-Paul, *Mais où sont passés les Indo-Européens ?*, *Le mythe d'origine de l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2014.
- DIOP Cheikh Anta, *Nations nègres et culture*, Paris, Éditions Présence Africaine, 1979.
- DUMÉZIL Georges, *Mythe et Épopée I. II. III*, Quarto Gallimard, 1995.

- ELST Koenraad, *Asterisk in Bhāroṇīyasthān, minor writings on the Aryan invasion debate*, New Delhi, Voice of India, 2007.
- FAGAN Garrett G. (Ed.), *Archaeological fantasies, how pseudoarchaeology misrepresents the past and misleads the public*, London/New York, Routledge, 2006.
- FRANÇOIS Stéphane, *L'occultisme nazi, Entre la SS et l'ésotérisme*, Paris, CNRS Éditions, 2020.
- FRAWLEY David, "Vedic literature and the Gulf of Cambay discovery", *The Hindu*, Tuesday, June 18, 2002.
- Gāndhī, *Lettres à l'Ashram*, in www.dicocitations.com, 32638, s.d.
- GOENKA Satya Narayan, *Trois enseignements sur la méditation Vipassanā*, Paris, Éditions Points, 2009.
- GOLWALKAR M. S., *We Or Our Nationhood Defined*, Nagpur, Bharat Publications, 1939.
- GOSSART Jacques, *La longue marche du svastika*, Paris, Éditions Dervy, 2002.
- , *La civilisation de l'Indus et le mythe aryen*, 4 tomes, Éditions Kadath, www.kadath.be/online/store, 2019-2020.
- GRIFFITH Ralph T.H. (Trad.), *The Hymns of the Rgveda*, Edited by Prof. J.L. Shastri, New Delhi, Motilal Banarsidass, 2004 (1973).
- GUÉNON René, *Formes traditionnelles et Cycles cosmiques*, Paris, Éditions Gallimard, 1970.
- , *Le théosophisme, histoire d'une pseudo-religion*, Paris, Éditions traditionnelles, 1982.
- , *Introduction générale à l'étude des doctrines hindoues*, Paris, Éditions Véga, 2014.
- HALIM M.A., "Les pratiques funéraires à Harappa", in *Civilisations anciennes du Pakistan*, 1989.
- HEIM Hilaire, "L'Hyperborée au-delà du vent", *Kadath*, 59, 1985.
- HOMBURGER Liliás, "Linguistique africaine", in *École pratique des hautes études. 4e section, Sciences historiques et philologiques*, Annuaire 1965-1966.
- HUET Gérard, *Dictionnaire sanskrit-français*, The Sanskrit Heritage Site, <http://sanskrit.inria.fr>, 2016.
- JACOBSEN K.A. (Ed.), *Brill's Encyclopedia of Hinduism*, volume IV, Leiden & Boston, Brill, Handbook of Oriental Studies, Section two (India) 22, 2012.
- JAMISON Stephanie W. & Joel P. BRERETON, *The Rigveda, The Earliest Religious Poetry of India*, New York, Oxford University Press, 2014.
- JHA N. & Navaratna Srinivasa RAJARAM, *The Deciphered Indus Script: Methodology, Readings, Interpretations*, New Delhi, Aditya Prakashan, 2000.
- JONES Eppie R., Gloria GONZALEZ-FORTES, Sarah CONNELL, Veronika SISKÁ, Anders ERIKSSON, Rui MARTINIANO, Russell L. MCLAUGHLIN, Marcos GALLEGÓ LLORENTE, Lara M. CASSIDY, Cristina GAMBA, Meshveliani TENGİZ, Bar-Yosef OFER, Werner MÜLLER, Anna BELFER-COHEN, Matskevich ZINOVI, Nino JAKELI, Thomas F.G. HIGHAM, Mathias CURRAT, David LORDKIPANIDZE, Michael HOFREITER, Andrea MANICA, Ron PINHASI & Daniel G. BRADLEY, "Upper Palaeolithic genomes reveal deep roots of modern Eurasians", *Nature Communications*, 6, 2015.
- KALYANARAMAN S., *Sarasvati*, 7 vols., Bangalore, Babasaheb Apte Smarak Samiti, 2003.

- KHAN Omar, *An Interview with Agha Hasan Dani*, www.Harappa.com, January 6, 1998.
- KRELL Kathrin Susanne, *Modern Indo-European Homeland Hypotheses, A critical examination of linguistic arguments*, Master's Thesis, Department of Linguistics Faculty of Arts, University of Ottawa, September 1994.
- LAL B.B., *The Homeland of Indo-European Languages and Culture, Some Thoughts*, Indian Council for Historical Research, Delhi, International Forum for India's Heritage (IFIH), 7-9 January 2002.
- , *Why Perpetuate Myths? A Fresh Look at Ancient Indian History*, International Forum for India's Heritage (IFIH), 2014.
- LANGLOIS A. (trad.), *Monde ancien civilisation orientale I : poésie lyrique I : Inde — Rig-Véda*, Paris, Bibliothèque internationale universelle, collection des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, 1870.
- , *Rig-Véda, ou livre des hymnes*, Paris, Jean Maisonneuve Éditeur, 1984 (1872).
- LARSEN Clark Spencer, *Bioarchaeology, Interpreting Behavior from the Human Skeleton*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015 (1997).
- LEACH Edmund, "Aryan Invasions over the Millennia", in Ohnuki-Tierney, *Culture Through Time, Anthropological Approaches*, 1990.
- LE BÉVILLON Hervé (trad.), *Rig Veda, Traduit du sanskrit védique*, www.rigveda.fr/, 2018-.
- LECOQ Pierre (trad.), *Les livres de l'Avesta, Textes sacrés des Zoroastriens ou Mazdéens*, Paris, Les éditions du Cerf, 2016.
- LENOIR Frédéric & Ysé TARDAN-MASQUELIER (dir.), *Encyclopédie des religions*, Montrouge, Bayard Éditions, 1997.
- LUNG Jean-Yves, "La polémique sur l'invasion aryenne de l'Inde", *La Revue de l'Inde*, 3, 2006.
- MABIRE Jean, *Thulé, le soleil retrouvé des Hyperboréens*, Paris, Robert Laffont, 1978.
- MAHADEVAN Iravatham, *The Indus Script, Texts, Concordance and Tables*. New Delhi, The Archaeological Survey of India, 1977.
- MALLORY J.P. & Douglas Q. ADAMS, *The Oxford Introduction to Proto-Indo-European and the Proto-Indo-European World*, Oxford, Oxford University Press, 2006.
- MARQUETTE Charlie, *Et si le soleil s'était un jour levé au Nord ?*, Mégalithisme et civilisation disparues, LDC, Le Débat Continu, septembre 2019.
- MCINTOSH Jane, *The Ancient Indus Valley, New Perspectives*, Santa Barbara, ABC-CLIO, 2008.
- MUKHOPADHYAY Bahata Ansumali, "Interrogating Indus inscription to unravel their mechanism of meaning conveyance", *Palgrave Communications*, volume 5, Article number 73, 2019.
- , "Ancestral Dravidian languages in Indus Civilization: ultraconserved Dravidian tooth-word reveals deep linguistic ancestry and supports genetics", *Humanities and Social Sciences Communications*, volume 8, Article number: 193, 2021.
- NARASIMHAN Vagheesh M. et al., "The Formation of Human Populations in South and Central Asia", *Science*, Vol. 365, Issue 6457, 06 Sep 2019.
- OHNUKI-TIERNEY Emiko (Ed.), *Culture Through Time, Anthropological Approaches*, Stanford, Stanford University Press, 1990.

- OSADA Toshiki & Hitoshi ENDO (Eds), *Linguistics, Archaeology and the Human Past*, Occasional Paper 12, Kyoto, Indus Project, Research Institute for Humanity and Nature, 2011.
- PANDEY Amritanshu, *Witzel's Realm, On Reputationist Concerns Over India's Reclamation of its History*, Prāgyatā, <https://pragyata.com/category/essay/>, 2021.
- PARPOLA Asko, *A Dravidian solution to the Indus script problem*, Kalaingar M. Karunanidhi Classical Tamil Research Endowment Lecture World Classical Tamil Conference 25-6-2010 Coimbatore, Chennai, Central Institute of Classical Tamil, 2010.
- , "Indus Civilization (-1750 BCE)", in Jacobsen, *Brill's Encyclopedia of Hinduism*, 2012.
- , "Beginnings of Indian Astronomy with Reference to a Parallel Development in China", *History of Science in South Asia* 1 (2013): 21-78. — Publié en français sous le titre *Les débuts de l'astronomie indienne en référence à un développement parallèle en Chine*, traduit par Stéphane Normand, Éditions Kadath, www.kadath.be/online/store, 2022.
- PARPOLA Asko & Juha JANHUNEN, "On the Asiatic wild asses and their vernacular names", in Osada & Endo, *Linguistics, Archaeology and the Human Past*, 2011.
- PATTANAİK Devdutt, "Hindutva's caste masterstroke", *The Hindu*, January 01, 2022.
- PESSONNEAUX Émile (trad.), *Histoire d'Hérodote, Traduction de Larcher*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle, éditeur, s.d.
- PÉTERFALVI Jean-Michel (trad.), *Le Mahābhārata*, 2 volumes, Paris, GF Flammarion, 1985.
- PHILIBERT Myriam, *Cernunnos et les divinités gauloises*, Éditions Kadath, www.kadath.be/online/store, 2022.
- RAIKES Robert, "Kalibangan: Death from Natural Causes", *Antiquity*, XLII, 1968.
- RAJARAM Navaratna, *Looking beyond the Indus Script: Story of Vedic Harappans*, Bharata Bharati, <https://bharatabharati.in/>, 2012.
- RAJARAM Navaratna & David FRAWLEY, *Vedic Aryans and the origins of civilization: fourth expanded edn. with additions on natural history, genetics and the closing of Aryan myth*, New Delhi, Aditya Prakashan, 2014.
- RÉMY Jean, "Origines arctiques des traditions védiques", *Kadath*, 39, 1980.
- RENOU Louis (trad.), *Hymnes spéculatifs du Veda*, Paris, Gallimard, Coll. Connaissance de l'Orient, 2017 (1956, 1985).
- SARASVATI Svami Dayananda, *The Light of Truth*, D.A.V. College Managing Committee, 2011 (1915).
- SIDHARTH B.G., "Le 'jour de Brahmâ' et l'ancienneté du Rig Veda", *Kadath*, 88, 1997.
- , *The Celestial Key to the Vedas: Discovering the Origins of the World's Oldest Civilization*, Rochester (USA), Inner Traditions – Bear & Company, 1999.
- TARDAN-MASQUELIER Ysé, *L'hindouisme, Des origines védiques aux courants contemporains*, Paris, Bayard Éditions, 1999.
- THAPAR Romila, *The Penguin History of Early India, From the Origins to 1300*, London, Penguin Books Ltd, 2003.
- TILAK Lokamanya Bâl Gangâdhar, *The Arctic Home in the Vedas, Being Also a New Key to the*

Interpretation of Many Vedic Texts and Legends, Poona City, Publishers Messrs. Tilak Bros, Gaikwar Wada, 1903. — Publié en français sous le titre *Origine polaire de la tradition védique, Nouvelles clés pour l'interprétation de nombreux textes et légendes védiques*, traduit par Jean Remy et Claire Remy, Milano, Archè, 1979.

UESUGI Akinori, "Current state of research and issues of Indus Archaeology Focusing on field researches and material cultural studies", in Uesugi, *Current Research on Indus Archaeology*, 2018.

— (Ed.), *Current Research on Indus Archaeology*, South Asian Archaeology Series 4, Research group for South Asian archaeology, Archaeological Research Institute, Kansai University, 2018.

VAN ALPHEN J., *Images de l'Hindouisme*, Bruxelles, Musées royaux d'Art et d'Histoire, 1987.

VARENNE Jean, *Dictionnaire de l'hindouisme, Introduction à la signification des symboles et des mythes hindous*, Monaco, Éditions du Rocher, 2002.

VIVEKANANDA Swami, *L'Inde bouddhiste*, Conférence donnée au Shakespeare Club, Pasadena, Californie, le 2 Février 1900, in Yogi Ramsuratkumar Bhavan, *Swami Vivekananda, Conférences et autres écrits*, s.d.

—, *From Colombo to Almora, being a Record of the Swami Vivekananda's Return to India after the Mission to the West*, Madras, The Vyayanti Press, 1897.

—, "Sur l'hindouisme (25)", *Rama Nama*, n° 81, 2000.

WHEELER Mortimer Sir, *The Indus Civilization*, 3rd edition, (Supplementary volume to the Cambridge History of India), Cambridge, Cambridge University Press, 1968.

WINTERS Clyde, "Dravidian is the language of the Indus writing", *Current Science*, Vol. 103, n° 10, 2012.

—, *An Unofficial History of Dravidian Writing*, Chicago, Uthman dan Fodio Institute, 2018.

WITZEL Michael, "Introduction", *Electronic Journal of Vedic Studies*, Vol 8, Issue 1, 2002.

—, *Rama's Realm, Indocentric Rewritings of Early South Asian Archaeology and History*, in Fagan, *Archaeological fantasies, how pseudoarchaeology misrepresents the past and misleads the public*, 2006.

© Éditions Kadath 2022.

KADATH ASBL
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy